

NOUVEAU!

SOLEDES

FINIS DE SERIES

L'ATOMIUM

SUR SIS jusqu' en 2009

L'Atomium est un pur produit du Royaume de Belgique, *made in Belgium*, et il fut accueilli en 1958 comme le symbole d'une époque et le signe que l'industrie belge était capable de réaliser des choses difficiles et audacieuses. Fruits du travail de toute une équipe et de l'imagination d'un seul : l'ingénieur André Waterkeyn, la construction de l'Atomium, qui a duré deux années, a coûté deux cents millions dont soixante restent encore à payer. « ... Pour éviter certains malentendus, il convient de rappeler que la construction de l'Atomium est l'œuvre d'une entreprise privée, certes encouragée par les pouvoirs publics, mais laissée à la responsabilité de ses promoteurs, c'est-à-dire des trois groupements industriels belges du métal », nous confiait le président de Fabrimétal, Monsieur Félix Leblanc, quelques instants après l'inauguration du monument en avril 1958.

Aujourd'hui en 1978, les sphères d'aluminium de l'Atomium ont quelque peu terni. Il faut dire que le nettoyage et le revernissage d'une seule sphère coûtent près d'un demi-million de nos francs ! Le père de l'Atomium, André Waterkeyn déclarait récemment : « ... Il faut éviter la corrosion et jusqu'à présent ce

grave problème a été maîtrisé : en aucun endroit de l'Atomium ne se manifeste de corrosion grave qui permettrait de craindre que dans dix, vingt ou trente ans, il faille démolir l'Atomium. Il faut que toutes les précautions d'entretien soient prises en temps utiles !... »

Tout le monde ne partage pas cet optimisme, ainsi à l'Ambassade des Etats-Unis on m'a affirmé que l'institut de Physique de l'Université de Californie était assez sceptique quant à la longévité souhaitée de l'Atomium. (La concession de l'Atomium a été prolongée par la Ville de Bruxelles jusqu'en l'an deux mille neuf). C'est une des raisons pour lesquelles des chercheurs du département de physique de cette université ont imaginé et conçu l'appareillage nécessaire pour remplacer les neuf boules de l'Atomium par des hologrammes produits par des rayons laser. « Cela reviendrait beaucoup moins cher, il n'y aurait plus aucun risque d'effondrement et le ciel de Bruxelles serait toujours illuminé par cette tellement belle image belge : l'Atomium. » Ces travaux de remplacement qui débiteront au printemps de 1986 seront supportés à septante-cinq pour cent par les Etats-Unis et à vingt-cinq pour cent par la Belgique.



Moi aussi, j'avais dix ans à cette époque et je courais en courtes culottes ; c'est à l'Expo 58 que j'ai bu mon premier Coca-Cola et que j'ai été à la plus grosse kermesse de ma vie, le Parc des Attractions ; c'était complètement dingue.

Mais moi, Monsieur, en 1958, j'étais encore au Congo et cette année-là je ne suis pas retourné en métropole. C'est très loin tout cela, vous savez.

un pur
produit
du
royaume
de
Belgique

Il paraît que l'Atomium a été construit en 1958, lors d'une exposition internationale à Bruxelles. A cette époque, je devais avoir une dizaine d'années et je vivais encore avec mon père et ma mère à Tafraout dans le Sud du Maroc.

Mon grand-père qui était dans la mécanique nous a un dimanche emmenés mes frères et moi à l'Expo 58 et je me souviens qu'il nous a dit : « Dans vingt ans, mes enfants, Bruxelles sera comme New York. Il y aura des buildings et des embouteillages partout ». A onze ans, j'étais fier d'être belge.

A. POLAK

ARCHITECTE DE L'ATOMIUM

Ce fut par hasard que je rencontraï, pour la première fois, André Polak. Sans nous connaître, nous étions accoudés l'un à côté de l'autre au bar d'un bistrot aseptisé du World Trade Center de Bruxelles. Je lui ai demandé du feu et en allumant ma Belga filtre, je me suis souvenu avoir aperçu sa photo dans une revue éditée à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles en 1958. André Polak est l'architecte de l'Atomium.

Bien que j'en déteste le goût et le bruit, je tombe à chaque coup dans le panneau : dès que je me trouve dans un bar kitchement select, je commande un Schweppes Tonic !

— « Ainsi, vous allez éditer une revue dont le premier numéro parlera entre autres de 1958 ? »

— « Exactement, et ... »

Le garçon déguisé en garçon de café apporte mon Schweppes et le café accompagné d'un speculoos... et sans être méfiant, il me paraît évident que dans un tel décor d'esbrouffe le prix de mon café accompagné du speculoos Lilan, du Schweppes avec rondelle de citron au diphenil et du service bilingue aseptique : c'est

l'arnaque. Arnaque. Soit. Ce ne sera pas moi qui paierai. — « En 1958, au moment de l'Exposition, on était en pleine euphorie, en plein boom économique ; on n'avait pas comme aujourd'hui la peur du lendemain. Confusément on se demandait si cela allait continuer ».

Je viens de comprendre pourquoi en Belgique le café est accompagné de speculoos ou de chocolat : c'est que le Belge est taiseux et qu'il a l'habitude de plonger tête baissée dans ses idées comme dans son travail. Pour le café ? Il y plonge tête baissée et s'occupe pour se donner une certaine contenance à à défaire l'emballage du chocolat ou du speculoos Lilan : le Belge n'apprécie pas tellement la discussion. André Polak remarque que je ne l'écoute plus et que sans doute je pense à autre chose (ce en quoi il a raison : il m'est difficile d'alimenter une conversation pendant plus de dix minutes). Il s'interrompt.

— « Je n'aime pas les bistrotis belges... »

— « Que voulez-vous ! »

Et nous soupirons en haussant les épaules.

— « Aujourd'hui, c'est beaucoup moins drôle. On est en plein dans la crise. De-

puis 1973, toutes les bases mêmes de l'économie mondiale ont changé. Personne ne parvient à imaginer comment en sortir... La bouée de sauvetage de l'Europe reste encore à inventer et si nous continuons à dégringoler la pente comme on le fait en ce moment, avec un thermomètre « créativité » à moins zéro, je ne sais pas où cela nous mènera ».

Il me regarde, je le regarde. Long silence platement troublé par le garçon déguisé en garçon de café, style film américain en noir et blanc des années d'après-guerre, qui change, sans demander l'avis de personne la musicassette sucrée de côté.

— « Je viens de lire un bouquin sur le camp d'extermination de Treblinka. J'y ai appris que les Juifs étaient au courant de ce qui les y attendait et tout au long de leur triste voyage, ils se persuadaient du contraire ne voulant pas y croire. Ils s'aveuglaient en s'imaginant pouvoir s'en échapper seul. »

— « Et alors, que voulez-vous y faire, l'histoire c'est l'histoire ! »

— « Mais, mais c'est presque le même voilage de face que vivent aujourd'hui les Belges. Gens travailleurs,

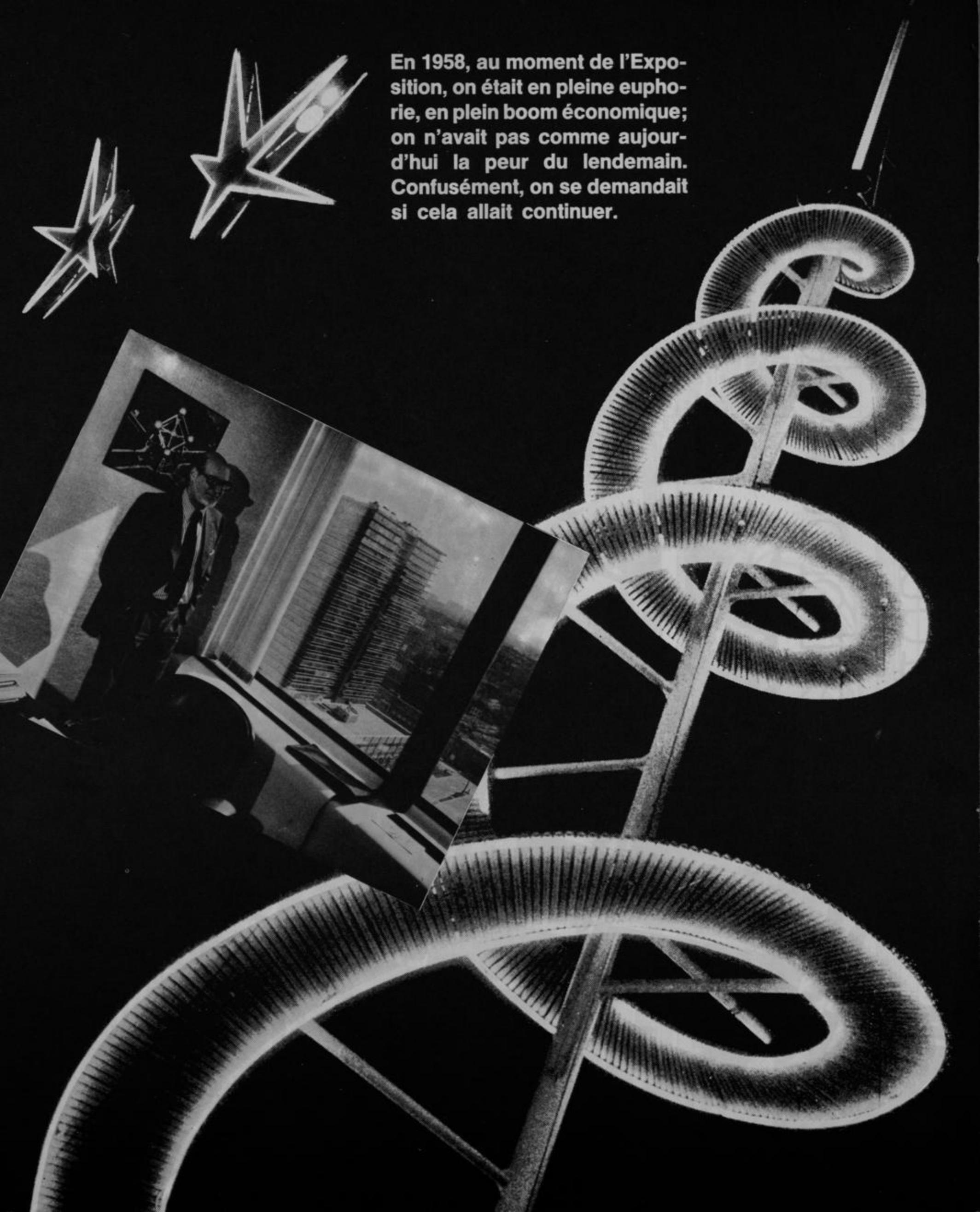
plein d'entrain, entrepreneurs et qui actuellement ne veulent pas se rendre compte que c'est foutu. Terminé. Ils se persuadent que cela pourra encore tenir le coup tant qu'eux dureront. Ce n'est pas vrai. Ça va finir par lâcher ! » (De fait, une entreprise qui connaîtrait un déficit semblable à celui de l'Etat belge serait illico déclarée en faillite). Mon Schweppes Tonic et le café de Polak, c'est pas moi qui les paierai avec tout ça.

— « Les gens se complaisent dans le refus de regarder la réalité et tout le monde dit n'importe quoi, n'importe comment : personne ne cherche à voir un peu plus loin car on a peur de comprendre et on ne désire surtout pas que les autres soient conscients de la situation ! Le ministre Herman me disait la semaine passée que tout ce qui est fabriqué à l'heure actuelle en Belgique peut l'être ailleurs à meilleurs prix... C'est-à-dire qu'à la limite pratiquement toute l'économie belge pourrait n'avoir plus rien à faire ! »

Le goût de mon Schweppes est toujours aussi infect ! — « C'est un système qui se mange la queue, on refuse de voir le gouffre dans lequel nous tombons, pollués

par une administration parapluiée... la faillite de la société Belgique sera peut-être pour demain ou pour dans dix ans, vingt ans... à moins que l'on invente des solutions neuves... Que l'on crée un peu, mais il se fait que nos raisonnements s'appuient sur des notions et des concepts politiquement et scientifiquement périmés ! C'était comme ça en 58. On était heureux de vivre, les dernières ruines de la guerre venaient d'être reconstruites, pour l'Expo d'ailleurs, et la peur atomique elle, elle n'a commencé à vraiment faire peur que quelque temps après l'Expo. »

Mon Schweppes Tonic est terminé, le garçon déguisé en garçon de café s'approche pour encaisser, car il est l'heure de fermer... Les bureaux du World Trade Center se sont déjà vidés de leurs employés et cadres, les bistrotis, tout modernes qu'ils soient, suivent le même horaire avec un léger décalage... jusqu'au matin. Moi, je fais semblant de chercher un Kleenex dans mon sac, car je n'ai vraiment pas envie de payer le Schweppes avec une rondelle de citron et le café avec le speculoos Lilan à ce prix-là.



En 1958, au moment de l'Exposition, on était en pleine euphorie, en plein boom économique; on n'avait pas comme aujourd'hui la peur du lendemain. Confusément, on se demandait si cela allait continuer.

avec le Cirque Divers, jouez à l'autoroute de l'Histoire

Un point de fuite devant vous, un autre derrière, des deux côtés des accotements stabilisés déterminent le sens de votre histoire en organisant votre peur. Déchiffrez la avec nous. Pour chaque photo correspond un mot d'ordre. Recomposer la réalité en attribuant à chaque lettre son numéro.

- 1- Visibilité - Sécurité.
- 2- Si vous le frôlez, il frôle la mort.
- 3- Sortez de la grisaille.
- 4- Non... je conduis.
- 5- Il faut briller la nuit.
- 6- Dans le doute, jamais.
- 7- Entraidez-vous.
- 8- Vitesse? Restez en maître.
- 9- Ces lignes vous protègent, respectez les.
- 10- Jamais de précipitation, on regarde d'abord.
- 11- Pensez à eux.
- 12- N'enfourchez pas une machine déglinguée.
- 13- Pour vivre heureux, vivons casqués.
- 14- Pour traverser regardez d'abord à gauche, puis à droite, traversez droit devant vous en regardant encore à gauche, puis à droite.
- 15- Sur le chemin du travail... ouvrez l'oeil.
- 16- Rentrez sain et sauf.

LA REALITE

A15, B14, C13, D3, E5, F10, G9, H12, I11, J2, K7, L4, M1, N6, O16, P8.

Une fois la réalité retrouvée, déterminez le sens de votre peur dans l'histoire, en composant le discours de votre choix à l'aide des photos et mots d'ordre à votre disposition.

Exemple :

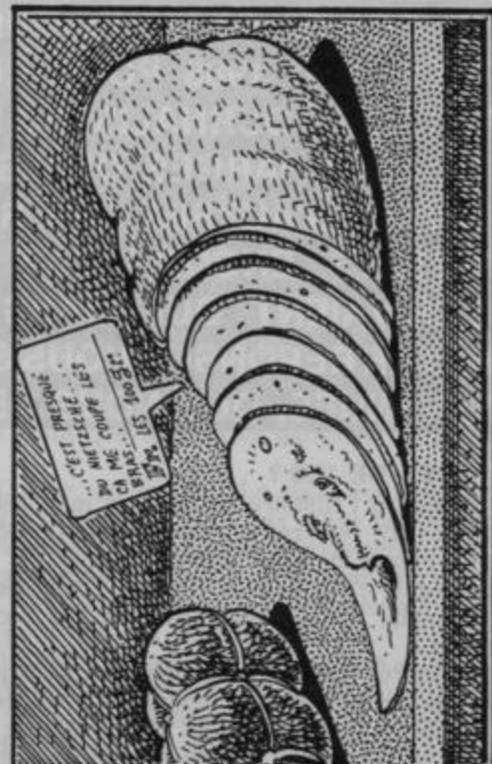
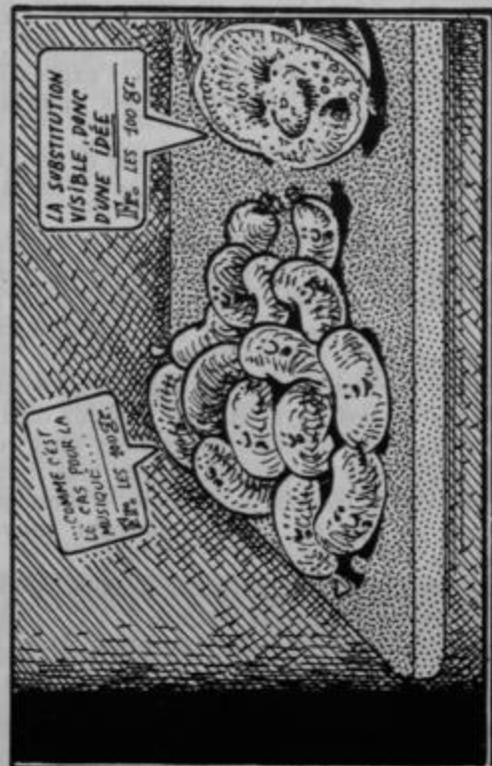
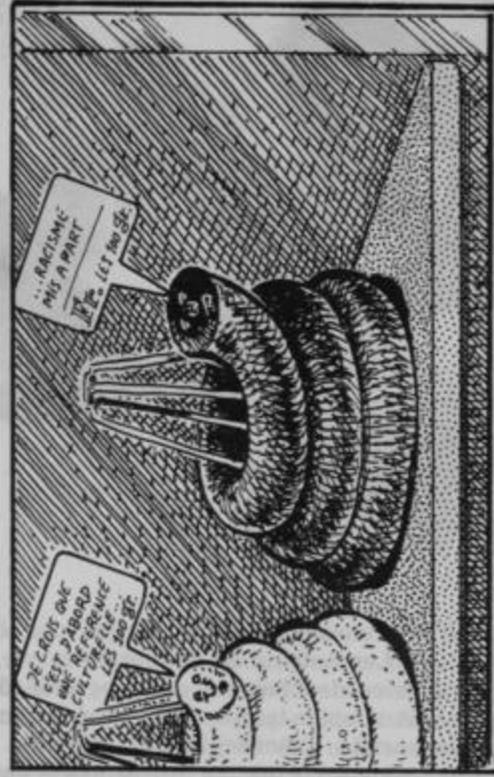
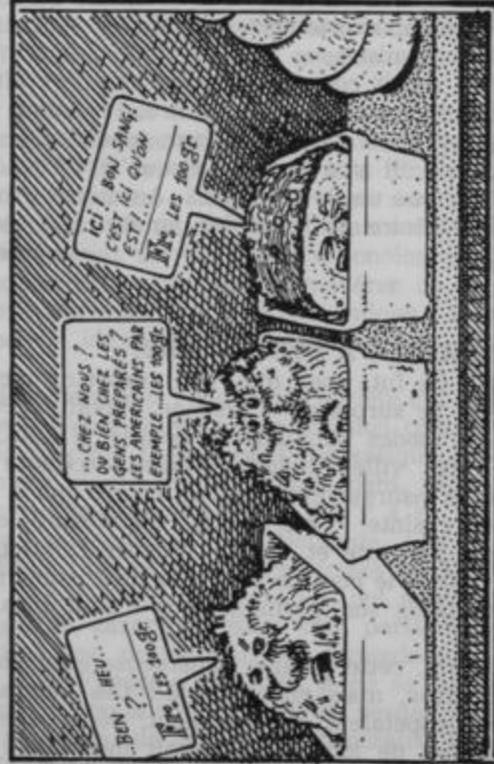
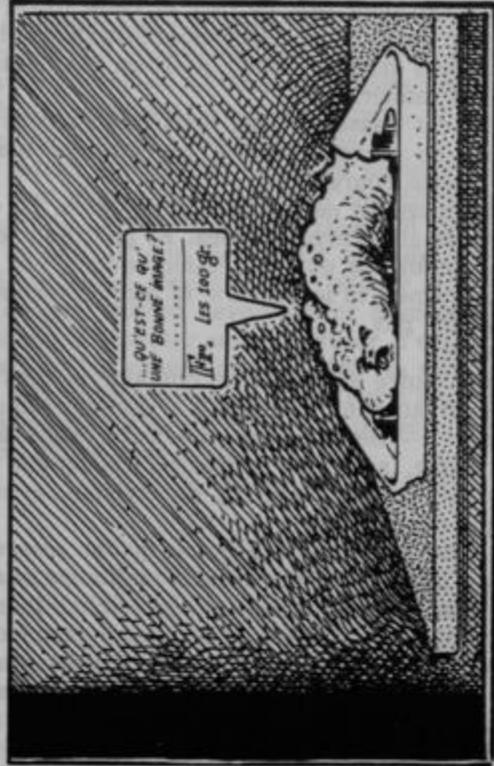
A15... car... O16...
 Mais... B14... à bon
 choix... politique est
 fait... D3... et tous
 ensemble... C13

Renvoyez vos réponses au
 CIRQUE DIVERS A.S.B.L.



QU'EST-CE QUE

JE VOUS SERS ?



IL Y A DIX ANS, MAI 1968. CET EVENEMENT QUI A L'EPOQUE FIT GRAND BRUIT, EST DEPUIS QUELQUES MOIS LA TARTE A LA CREME DE TOUS LES EDITORIALISTES. NOUS AVONS PROPOSE A LA PRESSE BELGE FRANCO-PHONE, QUOTIDIENS ET HEBDOMADAIRES, UNE SORTE DE JEU : QUEL EST, DIX ANS APRES, MAI 1968 POUR EUX. CERTAINS JOURNALISTES N'ONT PU REPON- DRE, SURCHARGES QU'ILS ETAIENT PAR LE TRAVAIL. D'AUTRES ONT REFUSE TOUT NET. D'AUTRES ENCORE ONT AFFIRME QU'ILS N'ECRIVAIENT QUE DANS LEUR JOURNAL. QUATRE REPONSES NOUS SONT FINALEMENT PARVENUES, QUE NOUS REPRODUISONS ICI.

UN REJET DE 1789 ?

Que retiendra l'Histoire du mois de mai 1968 ? Dix ans après, la question peut paraître téméraire, présomptueuse même. L'Histoire a coutume de voir les choses de plus loin.

Et pourtant, c'est bien la société, dans ses traits essentiels, qui fut, ce printemps-là, remise en cause. Or, la société est toujours le fruit de l'Histoire.

Mai 68, ce fut d'abord un phénomène de rejet. Rejet des formes traditionnelles de l'autorité (« L'imagination au pouvoir »), voire de l'autorité elle-même (« Il est interdit d'interdire »). Rejet, également du cercle vicieux de la société de consommation, de la mécanique gigantesque et inhumaine de l'hypermatérialisme, idole de l'après-guerre.

Mai 68, c'était aussi, plus positivement, l'aspiration à une vie plus libre, plus « naturelle » (d'où son prolongement, aujourd'hui dans le mouvement écologiste). C'était enfin l'expression d'un besoin de rapports humains plus vrais, plus fraternels, libérés des entraves et barrières de toutes sortes.

En ses motivations, la « révolution de mai » ne peut pas ne pas rappeler celle de juillet 1789 et son slogan — hélas éculé — : « Liberté, égalité, fraternité ».

Et, tout comme le grand chambardement de la fin du dix-huitième siècle, le « gros chahut » du printemps 68 fut remarquablement intégré (récupéré, diront certains) par la société qu'il avait fait trembler.

Car les traces de mai 68 sont nombreuses, dans le monde occidental d'aujourd'hui.

Nous ne parlons pas de la vague terroriste qui agite actuellement quelques-uns de nos pays, et dont l'avenir dira sans doute qu'elle a renforcé la cohésion des sociétés concernées plus qu'elle ne l'a menacée. La guérilla anarchiste — qui fait, après tout, beaucoup moins de victimes que le fléau des accidents de la route — n'est que le rendez-vous des quelques frustrés de mai 68. C'est la branche sauvage et dégénérée de l'« arbre de mai ».

Ce problème pathologique mis à part, les idées du printemps 68 ont profondément imprégné la société.

L'autorité est certes restée en place. Mais les hiérarchies se sont quelque peu cloisonnées. L'influence de la « base » s'est accrue, que ce soit dans les entreprises, les partis politiques, les églises ou les syndicats ; à noter, en passant, qu'il n'y a jamais eu autant de grèves sauvages que durant la dernière décennie.

La société de consommation a marqué une évolution vers une relative humanisation. Les notions de qualité de la vie, de croissance-zéro, d'économie au service de l'homme ont progressé dans les consciences. Il est vrai qu'il y eut, entre-temps, la crise économique de 1974.

Quant à la société « sociologique », elle s'est nettement libéralisée. Les tabous qui pesaient encore sur les rapports entre les sexes ont été pulvérisés. La cause de la libération des femmes a fait des conquêtes décisives. Contraception, avortement, euthanasie sont des notions de plus en plus largement admises.

Dans son esprit comme dans ses premiers effets concrets, la révolution de mai fut une pulsion libératoire, l'éruption d'une volonté des hommes d'échapper aux fatalités de leur condition.

En ce sens, il y a peu de risque à affirmer que l'Histoire retiendra mai 68 comme un de ses jalons. Au même titre, qui sait, que juillet 1789. Car si l'Histoire ne se répète jamais, elle est toujours à recommencer.

Jean-Luc LEONARD.

UNE SEMENCE A ETE DEPOSEE

Mai 68 ! Ce fut, pour moi, une surprise, une crainte et une espérance. Pourquoi la surprise ? Personne n'avait prévu cet événement soudain. Selon les modes habituels de pensée, il était, à vrai dire, imprévisible. Dans Paris, ville intellectuellement excitante et libre, pourquoi les universités s'insurgeaient-elles, et contre qui ?

Puis, la crainte. C'est que les manifestations du début avaient bientôt tourné à l'émeute et que la violence fait toujours peur. Elle aurait pu être évitée si le pouvoir s'était montré moins maladroit et la police moins brutale. Mais son déchaînement n'était plus maîtrisable : où s'arrêterait-elle ?

Et pourtant, cette passion impétueuse était porteuse d'espérance. Celle-ci était confuse, mais elle était là ! Ces jeunes gens qui, par dizaines de milliers, appelaient, proclamaient, dénonçaient, se révoltaient, si même l'expression de leur révolte était incertaine, parfois équivoque, parfois inintelligible, le sûr instinct de la jeunesse ne pouvait les tromper. Si leur contestation avait pris ce tour et cette force, c'est qu'il y avait, dans le monde où ils faisaient leur apprentissage d'hommes et de femmes, des raisons de s'indigner, c'est qu'ils en ressentaient les déséquilibres et les injustices intolérables.

Dix ans ont passé et nous nous interrogeons encore sur la signification profonde de ce soulèvement, de cette secousse qui lézarda les remparts de la société bourgeoise.

Ses conséquences ne sont pas apparentes. La colère des étudiants n'a pas changé les structures sociales. Et pourtant, les choses ne sont plus exactement depuis ce qu'elles étaient avant. Les esprits ne sont plus tout à fait les mêmes, ni les mœurs, ni les hiérarchies. C'est peut-être un départ, un premier pas.

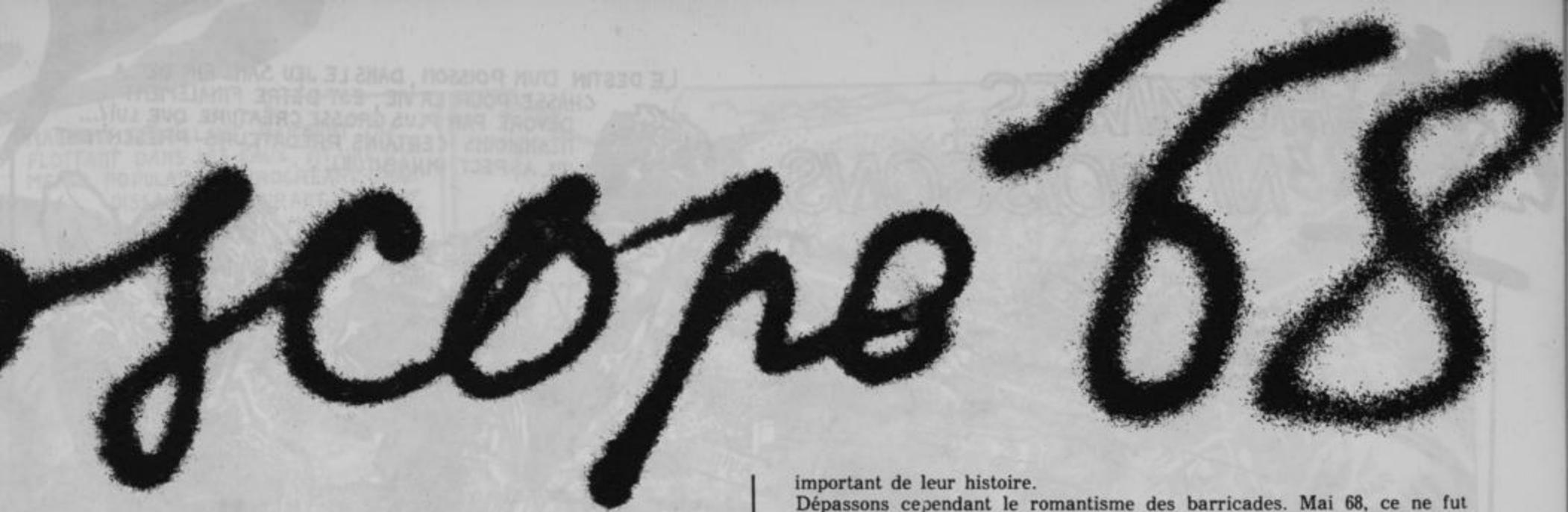
Vers quoi ?

Vers une autre société, plus humaine et plus juste que celle où l'homme est réduit au rang sordide de « consommateur » — le mot lui-même est horrible ! — de jouisseur médiocre, sans aspiration, sans idéal, sans idées même, sans vie intérieure, répugnant à l'effort, déshabitué de la générosité, de la solidarité, du civisme, ayant le culte du confort et la pratique de l'égoïsme.

C'est cette humiliation absolue qu'ont ressentie les étudiants en colère de mai 1968. C'est contre elle qu'ils se sont cabrés, dressés par une conviction indistincte mais irréversible.

Le système s'est remis à tourner, comme si cette grande voix d'une jeunesse prophétique ne s'était pas élevée pour le condamner. Mais l'écho n'est pas éteint. Une semence a été déposée dans la conscience des hommes. Je continue d'espérer qu'elle est le germe d'un monde meilleur.

Jacques GUYAUX.



C'ÉTAIT LE BON TEMPS...

Puisque nous sommes à dix ans de mai 1968, nous sommes nécessairement à vingt ans de l'exposition de 1958 — et le plus proche de ces événements nous paraît aussi lointain que l'autre. A leur façon, deux fêtes dont les lampions sont éteints. Car mai 1968 a peut-être été une secousse, mais ne laisse pas un mauvais souvenir. Quand même, c'était le bon temps : tout un peuple dans la rue, des cortèges, des discours, une floraison de proclamations souvent belles, de grandes institutions secouées jusque dans leurs tréfonds, des affrontements incessants avec la police, et pas une victime.

Aujourd'hui, tout ce grand dévouement n'est plus de saison, mais dans le silence on enlève et on tue, et la population se serre, effrayée, autour de ceux qui représentent l'ordre. Qu'on ne me fasse pas dire ce que je ne veux pas dire. Je ne pense pas que les « Brigades rouges » ou la « Fraction armée rouge » soient les descendants des manifestants de mai 1968. La succession des deux phénomènes est purement chronologique, et la comparaison entre les deux ne doit servir qu'à considérer ce qui s'est passé depuis dix ans, et spécialement la crise économique. Alors, les jeunes ne voulaient pas mourir idiots. Maintenant, ils ne veulent pas mourir de faim.

Il s'agissait, il y a dix ans, de rendre plus vivable une société qui « vivait » bien, mais s'engluait dans son bien-être. Cette protestation contre l'insolence du matériel, c'est une réaction typiquement romantique qui avait déjà jalonné toute la première moitié du siècle précédent. Mais s'il y a eu une période romantique dans toute l'Europe, il n'y a eu mai 1968 qu'en France, avec quelques prolongements en Belgique. Les « idées » de mai 1968 sont nées aux Etats-Unis et se sont exprimées en Allemagne avant d'arriver en France, mais c'est à Paris qu'elles ont explosé, sans doute à cause d'un mélange de caractéristiques très particulières du pouvoir d'alors, fait d'autoritarisme, de mandarinat, d'impuissance et de fatigue. Autre trait propre à la France : mai 1968 a eu sa popularité, parce que tout le monde avait un peu le sentiment qu'on perdait bêtement sa vie à la gagner, mais ce ne fut pas un mouvement populaire. La classe ouvrière resta en dehors de cette agitation, sauf qu'elle cessa de travailler : qu'on se souvienne des grilles fermées de Billancourt. C'est d'ailleurs un des paradoxes de toute cette affaire : mai 1968, en tant que dénonciation du règne de l'argent, fut enterré par les accords de Grenelle, c'est-à-dire des satisfactions de caractère matériel, d'ailleurs nécessaires et qui furent aussi utiles économiquement que socialement. Il est vrai qu'on avait alors les moyens de « huiler » les problèmes...

Alors, qu'on ne vienne pas parler de récupération des anciens combattants du Quartier Latin : ce sont d'abord les autres qui ont été récupérés. Quant à eux-mêmes, bien sûr, ils ont vieilli. Un mouvement de jeunes, même s'il s'était poursuivi, ne pouvait que vieillir. La question n'est pas de savoir qui est devenu depuis haut fonctionnaire, officier, P.D.G. ou chômeur. Par la force des choses, chacun devait entrer dans le circuit, mais il dépend aussi de chacun d'accepter ou de refuser d'entrer dans le système. Avoir voulu changer les choses en mai 1968 ne signifie pas qu'on doive laisser la place aux technocrates, mais il faut s'interdire de le devenir soi-même. Le responsable d'aujourd'hui doit pouvoir regarder dans la glace le manifestant d'hier sans rougir.

Alfred BROCHARD.

MAI 68

Dix ans après, les « anciens combattants » de mai 68 peuvent jeter un regard derrière eux. Que sont-ils devenus ? Nombre d'entre eux, sans doute, se sont rangés. D'autres ont poursuivi, sous des formes différentes, le combat politique qu'ils avaient bien souvent découvert à cette occasion. Quelques-uns enfin n'ont pas quitté le rêve et ont dérivé au fil des groupuscules vers des méthodes d'action désespérées. Mais, de toute façon, pour tous ceux qui ont vibré avec mai 68, l'événement reste un moment

important de leur histoire.

Dépassons cependant le romantisme des barricades. Mai 68, ce ne fut pas que ça, ce fut même plus que la France. Un malaise généralisé se manifesta cette année-là dans la jeunesse étudiante d'Europe occidentale. La contestation éclate dans les universités d'Italie, d'Allemagne fédérale, de Belgique. Aux Etats-Unis, c'est l'époque des premières luttes contre la guerre du Viêt-nam. A l'Est aussi, le bouillonnement existe, bien que moins généralisé. En Pologne, des étudiants manifestent. En Tchécoslovaquie, le « printemps de Prague » bat son plein.

Que se passait-il donc dans le monde développé, cette année-là ? Peut-être commençait-on à dépasser le stade des certitudes manichéennes. La guerre froide s'apaisait ; les blocs militaires se dressaient moins intensément l'un contre l'autre. Il était plus aisé de se remettre en question.

Là s'arrête sans doute la similitude des situations entre l'Est et l'Ouest. Le printemps de Prague n'est pas le mai français. En Tchécoslovaquie, la « contestation » est organisée par le pouvoir lui-même, par un parti communiste soutenu et poussé par une population qui ne supporte plus une société étouffée par le phénomène stalinien. La démocratisation du socialisme est à l'ordre du jour. Tâche ambitieuse et complexe qui sera malheureusement interrompue par l'intervention militaire soviétique. Aujourd'hui encore, le peuple tchécoslovaque subit dans ses libertés et sa culture, les conséquences de cette ingérence.

A l'Ouest, la contestation s'alimente à d'autres sources et connaît une ampleur très variable. Il n'y a qu'en France finalement qu'elle réussira à faire l'événement, grâce à la conjonction des manifestations étudiantes et des grèves ouvrières. A tel point que le pouvoir gaulliste vacillera un moment.

Tout était-il donc possible en France, en mai 68 ? La suite des événements a démontré que non. La gauche française n'était pas mûre politiquement pour accéder au pouvoir et les excès dans lesquels le mouvement de mai s'était peu à peu enlisé ont repoussé dans le camp de la peur une majorité des Français. Il ne suffisait pas de chanter l'« Internationale » et de brandir des drapeaux rouges pour que les choses changent.

Au fond, mai 68 fut un peu l'histoire d'un malentendu entre le mouvement ouvrier traditionnel et les nouvelles couches intellectuelles qui étaient en train de naître et d'arriver à la conscience politique. Mil neuf cent soixante-huit traduit une époque où le rôle traditionnel de l'intellectuel est dépassé. Le travailleur intellectuel s'intègre de plus en plus au processus productif et son statut rejoint plus ou moins celui des autres travailleurs salariés. La génération étudiante de 68 en avait confusément conscience, mais pas assez sans doute pour reconnaître dans les faits à la classe ouvrière le rôle qui est le sien. Celle-ci de son côté n'avait pas encore acquis une conscience suffisamment nette de la crise profonde que traversaient les valeurs de la société bourgeoise. Et elle n'était pas prête à remettre en question la société de consommation à laquelle elle commençait seulement à goûter, de manière tout à fait insuffisante d'ailleurs. Les étudiants par contre avaient pu ressentir dans leur vie quotidienne, dans l'état déplorable de l'Education nationale, les limites de cette société capitaliste de consommation qui sacrifiait à la logique du profit des besoins collectifs essentiels.

Depuis dix ans, les choses ont évolué. Le mouvement ouvrier intègre peu à peu à son combat les thèmes qui fleurirent en mai 68. Sans doute est-ce encore loin d'être suffisant. Mais c'est la seule voie qui permettra à la classe ouvrière d'exercer un rôle dirigeant dans la société, afin que se concrétise cette soif de participation, de libertés et de démocratie qu'ouvriers et étudiants avaient, chacun à leur manière, manifestée il y a dix ans.

Jean-Paul VANKEERBERGHEN.

La Nouvelle Gazette

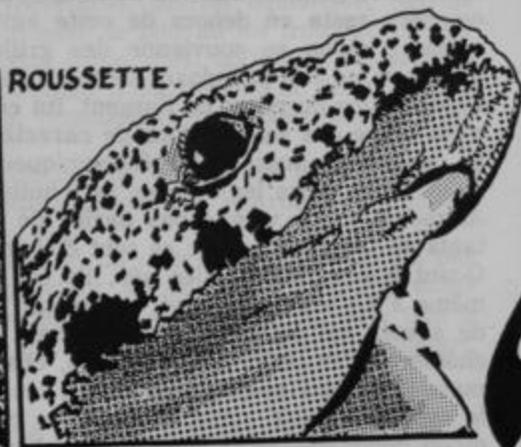
LE Journal INDÉPENDANCE

LE SOIR

le drapeau rouge

HOMMES, NI POISSONS...

LE DESTIN D'UN POISSON, DANS LE JEU SANS FIN DE LA CHASSE POUR LA VIE, EST D'ÊTRE FINALEMENT DÉVORÉ PAR PLUS GROSSE CRÉATURE QUE LUI!... NÉANMOINS CERTAINS PRÉDATEURS PRÉSENTENT UN ASPECT INHABITUEL.



UNE BOUCHE CONTENANT CENT VINGT CINQ DENTS AIGUES GRÂCE AUXQUELLES, ELLE SECTIONNE LES ÉCAILLES DES AUTRES POISSONS. À L'INTERIEUR ET EN ARRIERE DE LA BOUCHE, DES GLANDES SECRÈTENT UN ANTICOAGULANT, QUI PERMET AU SANG DES VICTIMES DE COULER CONTINUUELLEMENT...

NAGEANT, FRÉTILLANT, RAMPANT OU FLOTTANT DANS LES EAUX, VIT UNE IMMENSE POPULATION. PROCRÉANT GRANDISSANT ET MOURANT PARTOUT, DANS LES SIMPLES MARES COMME DANS LES GRANDS OcéANS.

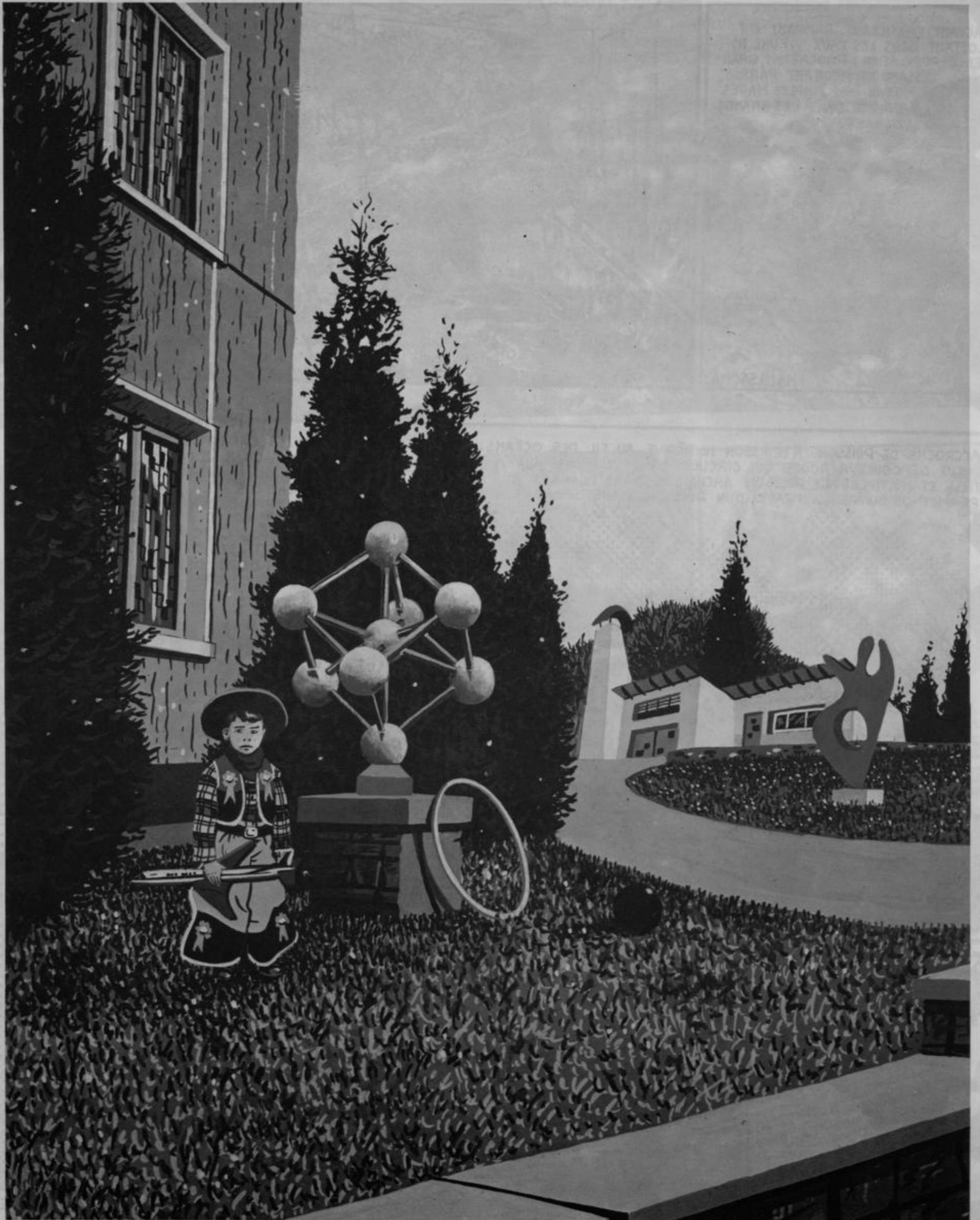
THALASSOMA.



ACCROCHÉ DE POISSON EN POISSON IL DÉRIVE AU FIL DES OcéANS. LAISSANT DERRIÈRE LUI, LES CADAVRES VIDÉ DU LIQUIDE VISQUEUX DE COULEUR ROUGE QUI CIRCULE DANS LES VAISSEUX A TRAVERS TOUT L'ORGANISME OU IL JOUE DES ROLES ESSENTIELS ET MULTIPLES. CE POISSON ARCHAÏQUE, SANS ÉCAILLES NI PROTECTION, POSSÈDE UN ODO RAT HYPERDÉVELOPPÉ QUI LUI PERMET DE SUIVRE LA TRACE D'UN POISSON DANS L'EAU. L'ÉTREINTE MORTELLE NE SE RELACHE QUE POUR LUI PERMETTRE DE PARTIR VERS LE FRAI. LA LAMPROIE CONTOURNE LES OcéANS, TRAVERSE LES MERS, REMONTE LES FLEUVES, ENVAHIT LES GRANDS LACS [DEPUIS LA PERCÉE DU CANAL DE WELAND] POUR Y DÉPOSER LES QUELQUES CINQUANTE MILLES OEUFS DESTINÉS A PERPÉTUER L'ESPÈCE DEPUIS PLUS DE 400.000.000 D'ANNÉES...



LA VARIATION BRUSQUE D'UN CARACTÈRE DANS UNE ESPÈCE? -
 DANS LE NOMBRE OU LA QUALITÉ DES GENES? -
 IRRADIATION? MUTILATION? -
 LA MUTATION SERAIT-ELLE UNE SOLUTION?!



1958

Filip - DENIS 1978.

« On vous avait prévenu, n'est-ce pas ? lui dit l'avocat — un chrétien de gauche —, qui présidait la conférence de presse : la conjoncture n'est décidément pas favorable, l'opinion publique est démobilisée... »

Il en parle comme d'une mauvaise récolte ou comme d'une maladie, d'une épidémie maligne — il n'a pas tort, cela y ressemble : l'indifférence des gens, c'est comme une grippe qu'ils auraient contractée, une fois pour toutes, dans un courant d'air de l'Histoire et contre laquelle il n'y aurait pas de remède connu.

« Précisément, ajoute-t-il aimablement, nous nous disions qu'avec votre arrivée, cela changerait... Mais considérez donc ce qu'il en est de l'Argentine : n'est-ce pas bien pire, encore ? Le silence, Monsieur Morales, l'ignorance crasse, pour ne pas parler d'autocensure ! Au moins le Chili a eu son heure... »

Peut-être allait-il ajouter : « de gloire », mais il s'est repris à temps. On le console comme on peut. Tous ceux qui l'entourent apparaissent navrés comme si on venait de lui refuser le prix Nobel de la Paix...

« Quatre journalistes en tout et pour tout, renchérit le président de « Liberté-Action », si ce n'est pas une pitié, quatre dont deux flamands et tous de gauche, bien sûr, pas une seule agence de presse... »

Jaime voudrait qu'ils ne s'en fassent pas trop. C'est vrai qu'il n'a pas réalisé un très beau score, mais il réussira sans doute mieux la prochaine fois ? Après tout, il ne porte pas un nom connu. Beaucoup de ses compatriotes, même, ignorent tout à fait qui il est. Lorsqu'il ne sera plus seul à la tribune, quand il sera mieux encadré, par des militants importants, ces messieurs de la presse rapprocheront et l'opinion publique belge reprendra conscience de la gravité du problème chilien. Il n'était pas pris au dépourvu, Heitor Hernandez, qui s'était établi ici au lendemain du coup d'Etat et l'avait accueilli à l'aéroport, l'avait mis au parfum.

« Tu verras : au début, les sympathisants viennent en force, et même ceux qui n'en ont rien à foutre. Pour un rien, ils t'applaudiraient en confiance, quoi que tu dises. Ta présence leur suffit. — Et après, demanda Jaime Morales, ils n'ont plus envie d'applaudir ?

— Après, dit Heitor Hernandez, ils ne viennent plus... »

Eh bien ! aujourd'hui, ils n'étaient même pas venus en nombre pour l'inauguration. Il faut bien avouer que Jaime Morales n'avait pas grand-chose de neuf à leur annoncer, il n'avait aucune révélation à faire, nulle sensation à produire, ni même un pronostic à formuler. Même, le seul message qu'il eût à leur adresser, c'est que rien, précisément, n'avait changé depuis déjà si longtemps et que rien ne semblait devoir se modifier avant une éternité : cela valait-il donc la peine de les convoquer, de leur faire perdre leur temps ?

Ainsi même le pire ne sortait plus de l'ordinaire. Il s'était entendu leur dire que des hommes et des femmes disparaissaient, chaque jour, à Santiago, à Antofagasta, à Linaires, à Arequipa. Il leur avait cité le cas de cet enfant qui avait disparu au carrefour de Santa Rosa et Sebastopol : ce sont les enfants, avait-

TERRE D'ASILE

Le texte qui suit est extrait d'un roman inédit de Pierre Mertens et qui relate l'exil belge d'un réfugié chilien à Bruxelles, au cœur de l'été 1977.

Le fragment qu'on va lire montre le personnage central du récit, Jaime Morales, en proie à Bruxelles, aux surenchères démagogiques, aux souvenirs...

il dit, qui dans une famille, disparaissent parfois les premiers. Mais cela non plus n'était pas inédit, on avait déjà entendu plus effroyable.

« Je ne sentais plus le bout de mes doigts, racontera-t-il plus tard, bien plus tard, à Heitor Hernandez. Je ne savais plus ce que je touchais. Je n'étais plus sûr de voir ce que je voyais. J'entendais tant et tant de bruits à la fois que je n'entendais plus rien. J'avais tellement de mal à respirer qu'aucune odeur ne me parvenait plus. Je doutais de la réalité de tout... »

Tout était atroce, mais rien n'était vrai. Plus il souffrait, plus il était privé de soi-même. Il était porté au comble de soi, et dévalisé de soi.

« Bien qu'ils nous eussent bandé les yeux, les bourreaux craignaient d'être identifiés. On finissait par les reconnaître à leur voix et, lorsque le bandeau se desserrait un peu, à leurs chaussures, au bas de leurs pantalons. Plus tard, tâche de ne pas me rencontrer, m'a dit l'un deux, car je te tuerais, si tu ne me tuais pas... »

Tout cela, il le confierait à Heitor Hernandez le jour où l'impossibilité d'en parler n'aurait d'égale que la nécessité de le dire.

Au cours de sa conférence de presse, il s'était montré plus discret. Trop discret, sans doute, au goût de certains puisqu'en sortant de l'auditorium, Jaime entendit quelqu'un déplorer qu'il n'eût signalé « au fond qu'une légère recrudescence de la répression au cours des derniers mois... ». Et, interpellant le président du groupe « Liberté-Action » : « Pourquoi donc a-t-il dit « légère » ? Quelle gaffe ! Un propos rien mo'ns que démobilisateur et déconscientifiant... Remarque, il ne parle pas mal, le bonhomme, mais pourquoi s'en tient-il donc à l'aspect humanitaire de la question ? Parler des victimes de la torture, au niveau individuel, cela tourne un peu à la sacralisation. C'est sans doute utile. Mais ce n'est pas suffisant. Manque de perspective globale... » Mais s'apercevant alors que Jaime Morales pouvait entendre ses paroles, il s'interrompt pour lui tendre la main : « Salut, camarade ! » et Jaime, machinalement, la prit, alors qu'une légère

nausée lui nouait la gorge.

Ainsi donc, une « légère recrudescence » de la répression ne lui avait pas suffi, au camarade belge : il était resté sur sa faim. Une légère recrudescence, seulement, de la torture et de la mise en détention, une légère recrudescence des disparitions inexplicables, cela ne faisait sans doute pas le poids ? La vérité ne paraissait peut-être pas assez impressionnante ? Il en était bien contrit, le camarade chilien mais, pour l'instant, il n'avait rien de mieux à offrir ! Pour peu, il se fût sincèrement excusé d'avoir eu trop peu de malheurs, trop peu de morts à invoquer et d'avoir tenu, à leur propos, un langage trop peu radical, en un mot de n'être pas le martyr qu'on avait espéré. Il se demanda s'il n'était pas arrivé ici au prix d'une imposture, en prenant la place de quelqu'un d'autre, d'un militant plus présentable. Il devinait combien son curriculum vitae avait semblé léger. Il n'avait guère d'états de service à énumérer. Les membres du groupe « Liberté-Action » en seraient pour leurs frais : ils n'avaient pas en l'occurrence fait une royale acquisition. Comment leur faire admettre qu'en fait il ne représentait rien que lui-même et que, du reste, à présent, il se le reprochait assez ? Mais ses auditeurs n'auraient-ils pas dû comprendre dès lors que ce qui lui était arrivé aurait pu arriver, pour un oui ou pour un non, pour moins que rien, à qui que ce fût d'autre aussi parfaitement inoffensif ? Par cela même le régime qui avait torturé Jaime Morales se définissait tout entier et il s'agissait là de la seule leçon qu'incarnât Jaime Morales, pour sa seule présence physique, à Bruxelles, ce mercredi 18 mai où, devant un parterre clairsemé, il prit la parole à l'International Press Center.

« Si la police politique, expliquait-il plus tard à Heitor Hernandez, avait mesuré le danger objectif que je présentais, jamais elle ne m'aurait torturé. Mais si elle m'avait jugé ensuite à l'aune de la haine et de la passion que l'ai éprouvées dans cette horrible aventure, elle ne m'aurait pas laissé en vie... »

Le peu de vérité qui transpara de tout cela, le 18 mai, entre onze heures et midi, à l'International Press Center, ne laissa

pas tous ceux qui se trouvaient là insensibles. Pour sûr le Président de « Liberté-Action » l'avait pressentie. Mais elle avait perdu toute éloquence auprès du militant pur et dur qui regrettait si haut que le camarade Morales n'eût pas ouvert de « perspectives globales ». Et Jaime Morales comprit alors d'où lui était venue sa nausée : il avait reconnu la fade odeur du sang qui faisait ainsi saliver son contradictoire, il sut qu'aux yeux de ce vampire et de ses semblables, du sang, il n'en coulerait jamais assez pour satisfaire leur soif d'Apocalypses, que seules valaient les causes que les bourreaux suppliciaient toujours davantage, et il sut aussi qu'hormis ces bourreaux justement, il s'agissait là de cette sorte d'hommes qu'il méprisait le plus au monde.

En sortant de là, il se demanda ce dont il avait le plus envie. Il se demanda ce qui lui avait le plus manqué là d'où il venait. Il décida, d'une façon aussi péremptoire qu'arbitraire, qu'il lui fallait trouver un crayon bleu pour les yeux. Un crayon bleu pour les yeux d'Orphéa, cette femme dont il était séparé pourtant depuis si longtemps. Cette femme qui n'avait même pas attendu pour le quitter qu'Allende fût tombé.

Mais il se souvenait qu'un jour elle s'était plaint de ne pas en trouver, du bleu pour les yeux, dans les magasins de Santiago. Quand il en eut trouvé, dans une parfumerie, il se sentit vengé de quelque chose. Acquitté.

Les murs de la ville étaient couverts d'affiches en lambeaux. « Pour une défense du consommateur et de son pouvoir d'achat » programmait l'une. « Vous n'êtes plus seul », assurait une autre. « Vous ne voulez plus revoir ÇA ! » se convainquait une autre encore. « Le franc malade » constatait une autre. Et une autre s'écriait seulement : « NON ! ». Jaime se demandait quelle sorte de monde appelait ou refusait si catégoriquement ces déclarations de guerre.

Il en vint à se demander, cette fois, ce qui lui manquait le plus ici. Il se dit qu'il devrait dresser une liste de ce qui lui manquait le plus et la compléter au fil des jours. Il aurait commencé par y porter : 1° la couleur des maisons encastrées à flanc de

montagne, à Valparaiso ; 2° les tangos de Miguel Montero ; 3° une petite galerie commerciale, près de son étude d'ingénieur, à Santiago, où il allait toujours acheter ses cigares ; 4° les abalones à la mayonnaise qu'on mangeait, en saison, à Vina del Mar, et la confiture de lait qu'on dégustait au dessert... ! 5° les sommets de l'Aconcagua qu'on aperçoit de la route lorsqu'on va à Mendoza...

A dessein il refoulait encore un instant le nom de ceux ou de celles dont le souvenir l'aurait trop éprouvé.

Il se demanda ce qu'il aurait fait à cette heure même, à Santiago. Il n'arrivait pas à choisir entre toutes les occupations possibles. Pourtant il ne lui venait que des idées banales. Une promenade à Las Condes ou à Providencia. Vider une bouteille de vino Undurraga ou de Cousiño Macul avec Armando Esteban. Retrouver Isabel dans la petite garçonnière d'El Bosque qu'il louait depuis dix ans avec son père qui en avait soixante-quatre et avec qui il lui était arrivé de partager même la fille qu'il amenait...

6° Son père. Le récit de ses succès auprès des femmes. Il s'avisait, tout à coup, qu'en tête de sa liste, il aurait dû écrire : « Ce qui me manque le plus : l'Unité Populaire ». Que beaucoup lui reprocheraient sûrement de ne pas y avoir songé plus tôt et qu'il aurait bien du mal à se justifier à leurs yeux. Il pourrait toujours objecter que c'était là, notamment, sa façon de la vivre, l'Unité Populaire, ses cigares, la garçonnière d'El Bosque avec Isabel, la galerie couverte proche de la Moneda, dont on couvrait le pavement avec de la sciure de bois... A coup sûr, on le traiterait de petit bourgeois. On lui ferait remarquer que rien de ce qu'il avait retenu sur sa liste provisoire n'avait changé, en apparence, depuis le coup d'Etat. Mais il y avait, en fait, de quoi se scandaliser qu'un pays livré à la dictature ne change pas tout à fait d'aspect, que les gens, dans la rue, n'apparaissent pas tous marqués au fer rouge du malheur, mais que le cancer grossisse dans les coulisses du théâtre même où, sur scène, l'on continuerait de tuer, bon an mal an, des cigarillos favoritos ou de faire l'amour à Isabel, du côté d'El Bosque. Mais il savait, lui, que plus rien n'avait le même sens. Et que c'est aussi cela qu'il aurait peut-être fallu tenter de dire, ce matin, à l'International Press Center, au risque qu'un militant d'ici, joufflu et bien portant, vous reproche de tenir un langage « démobilisateur ». Il tâcha de dresser un bilan de sa première semaine ici. Il ne pouvait pas. Il ne pouvait même pas dire ce qui lui manquait le plus de là-bas. Tout se mettait à lui manquer à la fois. Mais ce qui lui manqua dès lors davantage, c'est que le temps ne passât pas plus vite sur tout cela, sur Bruxelles au début de l'été et ces affiches qui proclamaient : « NON » et « Plus jamais ÇA ! ». C'était l'éternité ici.

De retour dans sa chambre, à l'Y.W.C.A., il se maquilla les yeux devant le miroir, pour juger de l'effet produit. Les ombres bleues qui les cernaient dramatiquement lui prêtaient le visage d'un vieux sorcier sans pouvoir.

PIERRE MERTENS.



VOLCAN

GALERIE-ARTISANAT DE CREATION

13, rue Charles Dupret 6000 CHARLEROI

tél.071-329910



vêtements de détente et de charme pour



nuits câlines et petits matins paresseux

PLUTO

anne & catherine decippel pvba
 magasin 12 9400 ninove belgium tel 054/333907/2/3 apr

place chanoine descamps namur

ouvert mercredi, jeudi, vendredi et samedi
 de 11 à 18 h.

l l	a a			
t t	a a	c c	h h	e e
d d	'			
e e	n n		r r	e e

sélection: martine doly.tél.081.231896

brocante en papeterie. objets, livres,
 petites expositions autour de l'écriture.

Lingerie fine
DELPHINE
 18, rue de Dampremy
 6000 Charleroi
 071-32.56.44

tuturlu
 poupées
 rue Berthe, 75018-PARIS

il fera beau demain...
 12, rue Saint-Loup 5000 Namur
 téléphone: 081 71.23.07
 vêtements, objets, artisanat

Lingerie
 Marie
 France
 31, rue des Croisiers
 5000 Normur 081/22.11.17

Jersseys-Couture
 Caroline
 75, rue des Cormes
 5000 Normur 081/22.25.81

JEAN-PAUL THENOT
CENT LECTURES DE MARCEL DUCHAMP
 EDITIONS YELLOW NOW

argon

43 rue Halé - 75014 Paris - France
 15 rue F.Gilon - 4369 Crisnée - Belgique







LA MORT

nouvelle -fiction

La valse de la « Belle au Bois dormant » le poursuivait ; il se surprit à la chantonner. Par bonheur, le pilote ne pouvait l'entendre : pour se faire comprendre, il fallait hurler.

On ne l'accuserait donc pas de diffuser des œuvres subversives, de la musique bolchevique pour reprendre les termes de la propagande officielle. Tchaïkowsky était donc banni des antennes nationales qui n'émettaient plus grand-chose hormis des bulletins d'information surabondants et vides, de la musique militaire américaine et des marches napoléoniennes. Pourtant quinze jours plus tôt, à la Monnaie, le public ovationnait encore la troupe du Bolchoï dans les grands classiques du répertoire chorégraphique. Tchaïkowsky, compositeur bolchevique ! Il réprima difficilement un sourire, jeta un nouveau regard sur le pilote toujours indifférent et ferma les yeux. Il voulait surtout éviter de regarder vers le sol. Pourtant, de cette altitude, il n'aurait vraisemblablement rien discerné. L'hélicoptère survolait l'auréole. Dans sa délicatesse, l'état-major avait ainsi baptisé la zone interdite qui ceinturait la ville. Epargnés par les effets immédiats du bombardement, ses habitants n'échapperaient pourtant pas aux conséquences ultimes de l'irradiation. En outre, ils risquaient de contaminer dangereusement d'autres personnes. La rapidité et la sauvagerie des événements avaient, à tel point, endommagé et désorganisé les services sanitaires que l'on ne pouvait songer à accueillir, isoler et soigner ces condamnés. On les appelait pudiquement les banlieusards car, en effet, l'auréole s'étalait sur une largeur d'environ vingt kilomètres autour des dix-neuf communes composant l'agglomération bruxelloise. Au nord, elle s'arrêtait à l'entrée de Malines ; au sud-ouest, elle englobait Wavre. « Un dispositif étanche assure la protection de l'auréole ». Publiée dans un communiqué officiel, cette phrase un peu sibylline résumait les dispositions prises. Autour de la zone malade s'allongeaient un cordon de soldats chargés d'abattre à vue tout banlieusard qui chercherait à gagner la partie saine de la Belgique. Connaissant les risques de contamination, les conscrits accomplissaient consciencieusement leur devoir. Ce qui se passait dans l'auréole, personne ne le savait ; on ne semblait d'ailleurs pas se le demander vraiment dans le reste du pays confronté avec de graves problèmes de ravitaillement, d'hygiène et de

sécurité. Toutefois, on avait parachuté sur la région bouclée une grande quantité de médicaments, surtout des barbituriques. Leur emballage portait une tête de mort rouge ; leur mode d'emploi précisait qu'une dose massive se révélerait fatale. Cette préoccupation profondément humanitaire satisfaisait la bonne conscience de l'état-major.

Un geste du pilote lui signifiait qu'ils arrivaient à destination. Ils avaient, en effet, atteint la ville et l'appareil descendit vers le quartier de l'Université. Il se posa bientôt sur la pelouse centrale de l'avenue Franklin Roosevelt qui s'appelait naguère, plus joliment, avenue des Nations. Le pilote aida son passager à descendre puis à décharger la motocyclette qui devait l'accompagner dans sa mission ; il reprit aussitôt les commandes pour s'envoler très rapidement. Dans sa mission ! « Vous êtes investi d'une mission très importante » lui avait dit le lieutenant général. Il ne se sentait investi de rien puisqu'il avait choisi seul de venir en reconnaissance dans la ville bombardée. Il savait les risques de cette expédition, il avait voulu les courir et, sans grande peine, il s'était fait reconnaître comme le plus indiqué pour remplir cette pseudo-mission. Après tout, il possédait une carte de correspondant de presse, ce qui, en l'occurrence, signifiait correspondant de guerre. De plus, on le savait homosexuel et le lieutenant général lui avait confié à demi-mot sa pensée profonde : « A tout prendre, mieux vaut risquer votre vie que celle de quelque honnête soldat ou père de famille ». Car, parfois, il n'usait qu'avec parcimonie de la vie des autres, ce haut gradé qui ajoutait dans son for intérieur : « A cause de pareils individus et de divers marginaux sans patriotisme et sans dignité, nous n'avons pas remporté la victoire méritée. Vivement le retour à un ordre moral ! ».

A la sortie de l'hélicoptère, il éprouvait un peu de peine à se déplacer. Son épaisse combinaison antiradiations le gênait. Il pensa : « Je ressemble à Tintin dans « On a marché sur la Lune ». Il vivait un peu aujourd'hui la science-fiction de son adolescence. En effet, cette espèce de grand scaphandre surmonté d'une sorte d'aquarium évoquait les héros de bandes dessinées, mais plus peut-être le professeur Turnesol que Tintin. Ceci, il ne le pensa pas. Il parcourut des yeux la façade de l'Université. Pour lui conférer une dignité académique,

son architecte avait pastiché le style Renaissance. Le résultat n'était pas laid, simplement attendrissant et un peu ridicule. La valse de la « Belle au Bois dormant » ! Encore. Elle s'éteignit quand il avisa la statue du fondateur de l'Université. A front d'avenue, Théodore Verhaegen avait vacillé et affichait plus de componction que d'habitude. Une grosse limousine noire s'aplatissait contre son socle et, penché vers elle, l'illustre ancêtre semblait la regarder avec réprobation. Hormis cette voiture un peu incongrue, rien d'anormal n'apparaissait autour de lui. Il ne s'en étonna guère. Les événements s'étaient déroulés un dimanche à six heures trente du matin et l'on sait qu'à l'aube des jours fériés les beaux quartiers remuent peu. Car l'Université, bien que démocratique, s'élève, par hasard ou par accident, dans une partie de la ville très résidentielle et fort élégante. Après tout, la limousine mutilée avait peut-être échappé au contrôle de quelque noctambule aviné.

Il ne résista pas à la tentation de pénétrer dans l'ancienne faculté de droit. Il crut un instant la porte close tant elle pesait, mais elle s'ouvrit sous sa poussée. Pourquoi était-elle ouverte ? Le concierge l'avait-il oubliée ? Ou bien ? Ou bien quoi ? Que peut-on penser ? Après tout, une porte d'université doit-elle nécessairement se fermer le dimanche ? Il s'immobilisa un moment dans l'entrée, angoissé d'y voir si peu. Le clair-obscur ambiant contrastait, en effet, avec l'éblouissante lumière extérieure. Début d'été. Ses pupilles s'habituaient et il se promena le long des couloirs vides où son pas résonnait, non pas lugubrement, mais un peu absurdement. Il s'arrêta devant un certain nombre de portes en pensant : « Ici, j'ai passé un examen d'Histoire du Moyen Âge ; ici se donnait le séminaire de droit des gens, ici le cours de droit de la guerre. La guerre a donc un droit. Et le droit ? C'est curieux, on ne donne pas de cours de droit du droit ». Il poursuivit : « Le droit ne connaîtrait-il pas de droit ? Pensons à autre chose ». Quand il se disait à mi-voix : « Pensons à autre chose », cela signifiait : « Surtout pensons à n'importe quoi, mais pas à ce qui devrait normalement nous préoccuper ! ». « Normalement » : encore un mot qui se déshabillait. Il s'arrêta inopinément au détour d'un couloir car une forme gisait à vingt mètres de lui. Une femme. Ses jambes brillaient, trop blanches, sur le carrelage vert. A sa combi-

naison bleue, il reconnut un membre du personnel technique. Une concierge peut-être ? Il rebroussa chemin. Il savait tout secours inutile et il ne voulait pas, pas maintenant en tout cas, s'imposer d'image douloureuse. « Qu'est devenue cette fille moustachue qui passait en même temps que moi l'examen de droit des gens ? Elle était brillante et laide ; intelligente et agressive. Quelle carrière a-t-elle embrassée ? La magistrature, je crois. Vivait-elle à Bruxelles ? » Il détournait l'esprit très vite de cette fille étrangère et qu'il n'avait vue de vingt ans. A la sortie de l'Université, il posa sa main en visière pour protéger ses yeux blessés par la lumière trop vive. Il enfourcha la motocyclette pour se diriger vers le centre de la ville. Le moteur électrique de son engin émettait un bruit très léger. Il aurait souhaité une pétarade fracassante pour lutter contre le silence. Il se surprit à chantonner la valse de la « Belle au Bois dormant ».

Même pour les avoir vécus seconde par seconde, on restait confondu par la fulgurance des événements et il se révélait malaisé d'en reconstituer l'exacte chronologie. La responsabilité restait encore mal définie de l'incident initial survenu sur l'Elbe. Il avait provoqué une cascade de phénomènes graves comme certaines fusées de feu d'artifice en engendrant d'autres qui, elles-mêmes, se multipliaient plus encore. Le système d'alliances avait fonctionné sans failles. Un général, américain sans doute — américain assurément puisque nul autre n'occupait, au sein du bloc occidental, de poste éminent —, au troisième jour du conflit, un général américain avait donc décidé de jeter la terreur à l'Est. Il avait, en l'occurrence, mis son propre gouvernement devant le fait accompli. Ou, plus exactement, le Président en exercice, homme velléitaire, avait tenu à l'état-major des propos suffisamment ambigus pour permettre des interprétations diverses, voire contradictoires. L'utilisation rapide de l'arme atomique dépassa ainsi toutes les prévisions. Un communiqué officiel la situa pourtant dans la logique de la dissuasion. Il s'agissait, en frappant un grand coup, de mettre l'adversaire devant ses responsabilités et de lui présenter la capitulation comme le seul moyen d'éviter d'autres désastres. Pour les Américains, les risques de représailles apparaissaient minimes en raison de l'objectif choisi et de l'arme utilisée. Seule Varsovie avait, en effet, été saupoudrée de bombes à neutrons,

PROPRE

de michel vincineau

une riposte épargnerait donc logiquement le territoire américain pour se diriger plutôt contre un allié d'Europe occidentale. Hypothèse d'ailleurs très improbable aux yeux des stratèges puisque, selon tous les services de renseignements, l'Union soviétique ne possédait pas la bombe à neutrons. Et l'on n'imaginait pas qu'elle recourrait à des armes atomiques plus traditionnelles, puisque dans ce domaine l'Occident disposait de quoi lui répondre. Dans sa forme surtout, l'utilisation de la bombe à neutrons avait déconcerté. Présentée depuis son invention comme exclusivement défensive et destinée à arrêter les chars dont l'Est disposait en surabondance, cette arme révélait tout à coup son efficacité offensive en vidant de sa population Varsovie, le centre du Pacte oriental. On se souviendra que la bombe à neutrons présente l'avantage tout de même considérable d'anéantir la vie en laissant subsister les installations. Certaines voix, en Occident, prétendaient déjà que l'Union soviétique trouvait un avantage dans la tournure des événements. En effet, peu avant les fusillades de l'Elbe, des troubles graves avaient éclaté en Pologne : des spécialistes décelaient d'ailleurs une relation de cause à effet entre ces phénomènes. Des observateurs de la presse patriotique estimaient que, dès la disparition des radiations mortelles, Moscou ne répugnerait pas à repeupler de gens moins turbulents la capitale polonaise. Certains milieux — on les disait financés par Pékin — voyaient dans l'évolution récente une preuve supplémentaire de la collusion entre Moscou et Washington, mais leur presse désormais interdite ne circulait que sous le manteau. Les commentaires allèrent bon train durant la semaine qui suivit le bombardement de Varsovie. L'absence de toute déclaration émanant de l'Est, le ralentissement des activités sur le front semblaient confirmer les calculs de l'état-major occidental. On sentait déjà poindre les déclarations triomphalistes. En attendant, les quelques journaux encore autorisés attaquaient violemment des savants qui avaient émis des réserves contre la stratégie employée. Avec plus de véhémence encore, ils avaient dénoncé, comme criminels, les dirigeants des deux alliances militaires et particulièrement les responsables du bombardement de Varsovie. La Chine se taisait.

Huit jours exactement après Varsovie, Bruxelles connaissait la

mort propre. Le premier dimanche de juin, à six heures trente, deux fusées à têtes multiples porteuses chacune de cinq bombes à neutrons s'abattaient sur la capitale de l'O.T.A.N. Deux surprises : le système de détection occidental se révélait aussi perméable que l'oriental et, surtout, Moscou comme Washington possédait la bombe à neutrons. Bruxelles, à peu de choses près, restait intacte mais absolument purifiée de toute vie. Autour de la capitale, dans l'auréole, agonisaient ceux que les radiations épargnaient provisoirement. Au-delà veillait le cordon de conscrits. Leur tâche se limitait désormais à cela puisque l'armistice avait suivi, de très près, le bombardement. Les négociations de paix s'ouvraient instamment. « Bruxelles, ville propre » pensa-t-il encore assis sur la motocyclette qui l'avait très rapidement porté, à l'entrée de la Grand-Place. Son regard détaillait la façade gothique

tôt que de capituler déjà, sans condition, il lui concédait une victoire partielle. Il acceptait de parcourir, marche par marche, l'escalier raide qu'il descendait, mais il se refusait à trébucher ou à enjambrer la rampe. A l'Université, devant la victime inconnue, il s'était rappelé une ancienne compagne à peine connue ; maintenant, au cœur de la ville, en accrochant son regard aux statues nettoyées et avant de l'abaisser à hauteur humaine, il fallait qu'il se souvint d'une amie chère au sort incertain. Marianne habitait avec ses enfants un quartier suburbain — il n'osa employer le mot banlieue — mais elle passait à la mer de nombreuses fins de semaines. Pour elle, tout restait possible. Elle avait pu se trouver ici ou là-bas. Elle vivait peut-être encore. « Mais de quelle vie ? » Parfois, en lui rendant visite, à l'orée de la campagne, il la saluait du nom de banlieusarde. Il préféra secouer la

Quel chromo ! Le ciel bleu, les statues gothiques blanches, les maisons baroques décorées à la feuille d'or, les parasols rouges et jaunes par-dessus les marchandes et quelques clients comme endormis à même le sol. Toutes les fleurs avaient fléchi sur leur tige, elles aussi. Il ne se reprocha plus de muser la valse de la « Belle au Bois dormant ». « Je suis le Prince charmant. Je vais ôter l'aquarium qui me coiffe. Je baiserais sur les lèvres tous ces gens pour les réveiller et je ressusciterai de même chaque fleur ». Il n'était ni Prince, ni charmant, ce passant dérisoire. Les marchandes venaient vraisemblablement de la banlieue ; en un sens, elles avaient eu de la chance. Et Marianne ? Et ses enfants ? Après tout, il régnait sur la Grand-Place une harmonie profonde. Ce tableau ne l'horrifiait pas. On n'y trouvait pas de blessés vomissant leurs entrailles, pas de crânes éclatés, pas de masques



de l'hôtel de ville récemment ravalée. Jamais il n'en avait tant apprécié la beauté. Quelle blancheur ! Et il revit les jambes blanches de la dame rencontrée à l'Université. Ce souvenir chassa la valse de la « Belle au Bois dormant ». « Qu'est devenue Marianne ? et ses enfants ? » se demanda-t-il. Il acceptait enfin de penser à des personnes proches. Il n'y consentait pas vraiment, mais lorsqu'une certaine angoisse accentuait par trop sa pression ; plu-

tête et il embrassa maintenant d'un regard circulaire le sol de la Grand-Place. Le spectacle l'étonna par sa tendresse. Pour la première fois aujourd'hui, il remarqua — sa combinaison le permettait — la douceur de la température. Le soleil matinal brillait avec enthousiasme, sans excès, car un vent léger atténuait ses ardeurs. Le dimanche, les marchandes venaient tôt pour proposer leurs fleurs aux chalands et elles s'abritaient sous de grands parasols multicolores.

torturés. La mort avait surpris ces gens sans leur infliger de souffrances inutiles. Pudiquement. Pas de dégâts matériels non plus, car le dimanche matin, on réserve la Grand-Place aux piétons. Ici donc, rien de semblable au spectacle offert en d'autres endroits où des véhicules, laissés tout à coup à eux-mêmes, avaient causé quelque dommage. Des incendies aussi avaient éclaté çà et là et s'étaient propagés parfois fort loin avant de s'éteindre d'eux-mêmes. « On a





LA MORT PROPRE

décapité Egmont sur cette place : comme, aujourd'hui, tout y paraît plus paisible et plus civilisé ». Paisible surtout. Il se raccrochait à ce mot, mais Marianne émergea à nouveau. Il l'accueillit avec reconnaissance, car elle représentait l'incertitude, elle signifiait l'espoir. Espoir-prétexte ; il s'accrochait à Marianne, pour chasser une certaine pensée ou plutôt contenir, dans l'inexprimé, la préoccupation latente qui le conduisait. Mais Marianne se dissolvait. Il tenta alors d'imaginer la banlieue et les banlieusards. Leur martyr qu'il chassait, tout à l'heure, de son esprit lui aurait, maintenant, procuré un refuge salutaire. Encore un pallier, mais qu'il fallait abandonner aussitôt atteint, car un visage, un nom s'imposait à lui, celui d'un être — le mot lui parut trop grandiloquent — celui d'un ami qui se trouvait à Bruxelles ce jour là. De plus en plus présent ? Non, il l'a toujours été. De plus en plus pesant !

Une fois de plus, il se reprit. « Plus tard, plus tard, pas maintenant. Il est trop tôt. Je ne peux pas encore. N'importe quoi, mais pas cela ! Je ne suis pas prêt au pire ». Il se reconnut capable de supporter le spectacle le plus insoutenable, de longer des rues jonchées de cadavres et d'agonisants, de tuer lui-même à condition qu'un seul en eût réchappé ou pour qu'il en réchappât. Mais il se démentit tout aussitôt. Il s'avoua qu'il ne serait pas venu s'il avait eu la certitude que celui-là vivait toujours et si, même en ce cas, il était venu il n'aurait jamais atteint la Grand-Place.

Une impulsion soudaine le conduisit vers un bar d'homosexuels où il sortait parfois, « Le Vénitien ». Le ghetto des folles. Pour l'atteindre, il dut suivre les boulevards du centre où les dégâts se révélaient plus importants qu'ailleurs. Le premier carrefour ressemblait à un cimetière d'autos. Plus loin, un passant semblait vouloir repousser des deux mains une voiture qui l'écrasait contre une façade. Un kiosque à journaux étalait ses titres : « L'U.R.S.S. à genoux », « Optimisme du Premier Ministre », « Le Ministre de la Défense nationale obtient des crédits supplémentaires », « La fin du communisme ». Il arrêta sa motocyclette pour arracher quelques feuilles puis se trouva stupide et poursuivit sa route.

Dans le bar, l'électricité, assez curieusement, fonctionnait toujours. Merveille de l'automatisation ! Il comprit l'origine des quelques incendies qui avaient éclaté çà et là. A l'entrée, un serveur qu'il avait

poursuivi de ses sourires fades gisait parmi ses verres. Joli garçon, mais l'abus de bière lui avait dilaté l'estomac. Sur la banquettes, un jeune athlète, au pull moulant, s'affaissait contre un faux aristocrate allemand plus que jamais engoncé dans ses bourrelets de graisse. Mais que suis-je venu faire ? Il connaissait pratiquement tous les habitués de cet établissement des petites heures. Quel renseignement pouvait-il glaner ici ? Il préféra ne pas approfondir ses troubles motivations. Il se soupçonnait à la fois de voyeurisme, de jalousie, de complaisance morbide. Pour sortir de son malaise, il glissa une pièce de cinq francs dans le juke-box. Une rengaine éclata avec fracas ; terrifié, il gagna la sortie et prit ses jambes à son cou. La musique semblait irradier, mortellement, elle aussi, dans la ville éternelle. La porte ouverte d'un immeuble à appartements lui fournit une issue. Il en franchit le seuil, monta quatre à quatre deux étages et pénétra dans un logis assez luxueux, quoique un peu vieillot. Décidément, Bruxelles, ville ouverte ! Il reprit haleine dans l'entrée. Un peu calmé, il poussa une porte qu'il considéra, à juste titre, comme celle de l'office. Surprises en train de prendre un copieux petit déjeuner, quatre personnes, en négligé, se laissaient aller. Une femme courbée sur la table avait heurté de la tête un plat de marmelade dont le contenu s'agglutinait dans ses cheveux. Un haut-le-cœur le secoua. « J'ai besoin d'air pur » Réflexion démentie dans un ville pareillement contaminée ! Il regagna le boulevard et marcha longtemps les yeux rivés à la pointe de ses chaussures. Il s'arrêta devant une bijouterie et jeta son poing ganté sur la vitrine qui s'écroula. Un signal d'alarme hurla, mais sa mésaventure précédente l'avait vacciné contre le bruit. Il trouvait même ce hululement assez réconfortant. Il pénétra dans l'étalage et se passa autour du cou les colliers assez grands pour s'enrouler autour de son bocal. Il emplit aussi ses poches de bagues et accrocha quelques camées à sa poitrine. Il s'avisait alors que la boutique ne comportait pas de rideau de fer. « Je me suis laissé rouler ; ce sont des bijoux de pacotille ». Peu lui importait. Il ne voulait pas commettre un hold-up. Le profit matériel ne constituait pas, en l'occurrence, son objectif. Il tentait seulement de se faire un peu plaisir et il y réussissait un peu. Il sursauta quand la sirène s'interrompit et décida de poursuivre sa route indécise. Une voiture avait défoncé

la devanture et les volets d'un fourreur. Ici, pas de doute sur la qualité de la marchandise, la publicité de cette boutique prestigieuse la rendait familière aux Bruxellois les plus désargentés. Il entoura ses épaules d'un renard argenté et accrocha à sa taille une étoile de loutre. Un vague contentement l'envahit quand il se contempla dans une psyché dorée. En regagnant la chaussée, il fredonnait à nouveau la valse obsédante. Il pensa à rebrousser chemin pour échanger son étoile contre une autre qu'il avait aperçue et négligée, mais, à cet instant, il s'arrêta net, médusé et, pour la première fois, peut-être, horrifié. Un chien crevé lui barrait le passage. L'événement le prit au dépourvu. Fallait-il le contourner, l'enjamber, rebrousser chemin ? « Je pourrais aussi me le mettre autour du cou ». Il lui sembla prendre conscience de la réalité. Il éprouva la même terreur que les enterrés vivants des histoires épouvantables qui s'éveillent dans la solitude glacée d'un caveau hermétiquement fermé et mesurent leur infortune en heurtant un cadavre. « Je porte sur moi des animaux crevés ». Impossible de franchir le chien. « Je me déplace dans une fosse commune, dans une ville crevée ». Il se secoua pour abandonner ses oripeaux et regagna en hâte sa motocyclette. Elle démarra difficilement tant il agissait avec fébrilité. « Qu'est-ce que je suis venu foutre ici ? » La question mentait. Il connaissait le but de ce pèlerinage et il savait pourquoi il l'allongeait ainsi. Rien dans cette visite ne se produisait par hasard. Se dirigeant vers le haut de la ville, il parvint au bas de la place du Grand-Sablon, face à l'église Notre-Dame. « Je fais le circuit gothique ». Les tentes des brocanteurs se dressaient pour le marché traditionnel du samedi et du dimanche matin. Un cafetier avait déjà installé sa terrasse, meubles de jardin laqués de blanc. Décor pour un dimanche très ordinaire, presque banal sauf quelques détails insolites, mais il ne s'y attarda pas. Immobile, à califourchon sur sa moto, il s'abstenait de couper le contact, car il redoutait maintenant le silence qui pesait sur cette ville. Peser ? Non ce verbe ne suffisait pas, car le silence à la fois rampait, s'incrustait entre les pierres et les pavés, goudronnait les façades, éclatait en gerbes assourdissantes. Le silence hurlait et l'oreille humaine n'est pas adaptée à ce hurlement. « Qu'est devenu Germain de Pelsan ? » Il démarra et observa le sens giratoire pour gagner à mi-

hauteur de la place la maison que son copain partageait avec un antiquaire. Un bonheur-du-jour occupait seul l'étalage, pièce rarissime, chef-d'œuvre d'ébénisterie et d'une grâce sans reproche. D'un amateur, déçu de ne pouvoir se l'offrir : « C'est le sommet de la civilisation ». Il regarda longuement ce sommet d'une civilisation qui venait de disparaître. Il leva ensuite les yeux vers le troisième étage de la maison qui abritait la chambre de Germain. Il devait s'y trouver. « Germain, je ne connais personne de plus casanier que toi. Voilà vingt fois que je t'invite à la campagne. Tu refuses toujours. Il faudrait un bulldozer pour te traîner hors de Bruxelles. L'antiquaire qui entendait ce reproche ajoutait invariablement : « C'est la sorcière du Sablon, on ne peut pas l'extirper de son antre ». Et Germain concluait : « Viens me prendre à ton retour, nous irons dîner ensemble ». Ils aimaient les mêmes petits restaurants ; ils aimaient parler ensemble avec franchise alors même qu'ils se sentaient très dissemblables à maints égards. Rien ne les laissait vraiment indifférents quand il s'agissait de l'autre et cette complicité se dissimulait sous une ironie sans aigreur : « Tu m'ennuies avec ta politique » lui avait dit Germain. « Et tu te lances maintenant dans une campagne contre la bombe à neutrons. Tu n'es pas un peu cinglé ? » Il avait souri, car il attendait cette phrase et aussi la conclusion inévitable : « Franchement, je te trouve un peu ridicule ». Ridicule, en effet, aujourd'hui, les yeux au ciel, sur la place du Grand-Sablon, avec son scaphandre et ses colliers et, sur les bras, une civilisation disparue. La tentation lui vint, non pas vraiment, la simple idée plutôt l'effleura de forcer la porte pour rendre un dernier hommage à cet ami. Pourquoi pas ? Ils avaient atteint une telle intimité que la pudeur, entre eux, dans les moments importants, aurait constitué presque une trahison. Mais une grande lassitude le surprit et la perspective de monter à pied les trois étages le découragea. « Je pourrais aussi mettre le feu à la maison et lui offrir, par ce bûcher, des funérailles antiques. Cela correspondrait bien à son esthétisme ». Mais il entendit Germain : « Franchement, je te trouve un peu ridicule », comme toujours quand il lui donnait un cadeau. Il s'éloigna. D'ailleurs, il n'avait pas été essentiellement attiré au Grand-Sablon par Germain. Il avait voulu aussi, surtout peut-être, revoir le marché des brocanteurs qu'il ne

fréquentait jamais seul. Mais, encore une fois, il se déroba. Il interposa un écran sur sa route pour se dissimuler, pour feindre de se dissimuler sa destination réelle. Marianne à nouveau et ses enfants. Et puis Jacqueline et Georges, Catherine et Sébastien, Jacques et François, des banlieusards eux aussi, Emile, Jean. Il avait l'impression de dresser la liste de ceux qui assisteraient à ses funérailles si, en cet instant, une crise cardiaque le terrassait. « J'inverse les rôles. Mais je les sens plus vivants que moi. Nous sommes tous morts, mais eux ne le savent pas ! » Evidemment, il connaissait trop de gens dans cette ville pour différer longtemps cet inventaire macabre et trop de gens avaient trop brutalement disparu. Disparu ? Une fois de plus, ce mot lui parut insuffisant. Le vocabulaire coutumier le trahissait à nouveau. Il chercha : anéanti ? rayé ? supprimé ? abattu ? fauché ? assassiné convenait mieux, mais rendait encore un son incomplet. Il y manquait une nuance. Même « holocauste » restait inadéquat car évoquant une splendeur funèbre absente de la sécheresse ambiante. « Le vocabulaire aussi a souffert de l'événement, tous les mots deviennent anodins. Le monde nouveau devra inventer un dictionnaire nouveau ». Et comme contribution à l'œuvre immense qui attendait les survivants ; en guise d'éloge funèbre, il pensa de ses amis : « Ils ont été absurdisés ».

Et il s'imposa une fois de plus l'image de Marianne ou plutôt le souvenir de Marianne arrivant, chez lui, un jour à l'improviste et demandant : « Tu es seul ? Où est-il ? », sans citer de nom ou de prénom car il n'y avait pas à hésiter.

En arrêtant sa moto devant un feu rouge, il s'aperçut qu'il avait jusque-là scrupuleusement respecté les règles du code de la route et, qu'à chaque carrefour, il avait très prudemment regardé si aucun véhicule ne débouchait sur sa droite. Il estima que les précautions désormais superflues. Devant le Palais royal, les sentinelles ressemblaient à des figurines abandonnées. « Dernière étape », pensa-t-il. Il emprunta les boulevards de petite ceinture et obliqua un peu vers l'étroite rue du Marteau qui, avec ses vieilles maisons un peu austères, évoque la Flandre catholique du XIX^e siècle. « Comment vont-ils repeupler Bruxelles ? De Flamands et de Wallons par moitié ? Ou bien proportionnellement à l'importance numérique de chaque communauté linguistique ? Comment les problèmes de succession se régleront-ils ? Mon testament... » Il s'interrompit un peu honteux de constater que ce problème matériel avait amené sur ses lèvres le prénom qu'il rengorgeait depuis longtemps : Guillaume. Et pourtant,

il était descendu jusqu'à la Grand-Place parce Guillaume s'arrangeait toujours pour la traverser quand il se rendait dans le centre. Il était retourné au « Vénitien », car il y avait rencontré Guillaume trois ans plus tôt. Il avait revu le Sablon moins pour Germain que pour Guillaume qui aimait le marché des brocanteurs. Et maintenant, il se rendait chez Guillaume. Il avait donné rendez-vous à Guillaume.

Il s'arrêta en bordure du square Marie-Louise devant une maison de Horta. Guillaume raffolait de cette savoureuse pâtisserie architecturale. Il ne pouvait la regarder sans dire : « Tu ne la trouves pas drôle ? » Dans son vocabulaire, drôle signifiait, selon les cas, beau, gentil, touchant, mais jamais drôle. Il venait fréquemment avec Guillaume qui habitait à deux pas, se promener dans ce square car ils en aimaient la grotte artificielle et la fausse ruine d'un temple de Vesta surplombant un étang et les parterres de pensées. Ici, souvent, Guillaume jetait rapidement un regard circulaire et, sûr de n'être pas vu, lui serrait la main ou l'avant-bras ou bien même lui enlaçait la taille. S'épanchant peu et avec maladresse, il croyait s'exprimer très clairement. Il remplaçait les mots par un serrement de main qui ne signifiait sûrement pas « je t'aime ». Il avait réussi à préciser qu'il trouvait l'expression ridicule et galvaudée : « J'aime l'opéra, j'aime les voyages, j'aime les éclairs au chocolat, mais toi je... » et le « je » restait suspendu comme une araignée sans sa toile. Parfois, il se complétait d'un « Toi tu es... » Mais impossible de savoir ce que l'on était. « Important » peut-être ? Certes pas, Guillaume se plaisait à répéter : « Rien n'est important ». Un jour, en veine de confidences, il avait avoué : « Comme tu es bien avec moi » ; et sa visible confusion prouvait qu'il atteignait là un paroxysme verbal. Les gestes chaleureux jouaient donc un rôle important. Guillaume les qualifiait en riant d'« étreintes saisonnières » ; leur intensité et leur durée variant avec les conditions climatiques. En effet, il réalisait plus facilement ces attouchements, en hiver dans les allées désertes qu'en été lorsqu'une multitude d'enfants ou de promeneurs pouvaient les surprendre.

« En été, comme aujourd'hui », il arriva au bord de l'étang. Des îlots blancs — comme des oreillers — flottaient à la surface de l'eau qui se constellait d'une multitude de points argentés. Une nausée l'ébranla devant ces cadavres de cygnes et de poissons. Il renonça à longer la rive comme il l'avait projeté et il rebroussa chemin. Il prêta, seulement alors, attention à la molle consistance de sa démarche et au bruit étrange de ses pas : comme un froissement de tissu. Le sol du parc

disparaissait sous les feuilles tombées des arbres et des buissons. Il s'aperçut que toute la végétation s'était dénudée. Paysage d'hiver dans un ciel d'été ? Non, car même les conifères et les massifs de houx avaient perdu leur verdure. Les pétales des rhododendrons finissaient de sécher sur l'herbe jaunie. Pourquoi remarquait-il maintenant ces structures décharnées ? S'était-il volontairement anesthésié jusque-là ? La panique l'investit une fois encore. « Je deviens fou. Pire encore, je suis le seul à garder raison ». Il regagna en hâte sa motocyclette, pressé par l'urgence d'une démarche tout à coup essentielle. Au porte-bagages s'accrochait une sacoche contenant des instruments scientifiques. On l'avait chargé de procéder à diverses mesures : radioactivité, pression atmosphérique, température notamment et de rapporter certains échantillons : plantes, pierres, animaux. Il devait même effectuer des prélèvements sur des humains. « Vous êtes investi d'une mission ». « Non, je vais à un rendez-vous ». Il arracha la sacoche et courut la jeter dans l'étang. Un peu soulagé, il se dirigea vers la maison de Guillaume en évitant de piétiner les nombreux oiseaux morts. « Je vais à un rendez-vous ». En effet, il aurait dû, en principe, rentrer à Bruxelles, le samedi, veille du bombardement.

« Allo, Guillaume, je ne serai pas là ce soir ; on a réquisitionné le dernier train. J'arriverai demain. Je te surprendrai au saut du lit. Je te rapporte du chocolat ». Et Guillaume avait acquiescé sans commentaire. Guillaume n'a jamais de commentaire. Guillaume n'a pas appris à parler. Mais sa voix tremblait un peu. « Ne sois pas triste » — « Je ne suis pas triste ». Sa voix le trahissait pourtant.

Il gravit la pente douce de l'avenue Palmerston. Le trottoir crissa sous ses pieds ; un nuage d'insectes minuscules s'était abattu sur le tarmac et le recouvrait d'une croûte répugnante. Il s'arrêta devant la vieille maison que Guillaume partageait avec cinq autres jeunes intellectuels. Il trouva la clef dissimulée à l'endroit habituel. Le vitrail trembla et, comme de coutume, machinalement, il pensa : « S'ils ne se décident pas à le faire consolider, il s'écroulera ». Il frissonna dans l'entrée, car il faisait nettement plus frais qu'au dehors. Sur la console, un mot. Il reconnut l'écriture de Marianne : « J'ai acheté des bons d'essence au marché noir. Nous sommes tous à la mer. Viens nous rejoindre ». Qui était à la mer ? L'espoir le fit chanceler. Il évita les pièces de séjour du rez-de-chaussée et monta l'escalier en toute hâte. La chambre de Guy rangée ; des jouets traînaient sur le lit de leur enfant. Chez Georges, personne non plus. Un étage en-

core. Le pallier de Guillaume. La porte de Guillaume. Le lit de Guillaume. En désordre. Vide. « Guillaume, tu ne retapes jamais ton lit ! » Un programme de théâtre traîne par terre. La valse de la « Belle au Bois dormant » éclate quelque part.

Il redescend péniblement les deux étages. « Si le téléphone fonctionne encore, je vais les appeler à la mer. Ils s'inquiètent certainement de mon sort ». Mais, auparavant, il passe dans la salle de séjour. Guillaume, nu, assis au secrétaire, écrit, la tête appuyée sur la paume de la main. « Viens nous rejoindre... » Qui ? Où ? il s'approche, à pas feutrés, de Guillaume qui lui tourne le dos. Il ne dormait donc pas à ce moment-là ? « Mais enfin, Guillaume, tu dors d'habitude à cette heure matinale. Espèce de lève-tard, qu'est-ce que tu fais, ici, à pareille heure ? » Il lit par-dessus son épaule : « Mon grand, puisque je ne sais pas parler, je t'écris. Je suis seul dans la maison. Marianne les a tous emmenés à la mer. Au dernier moment, j'ai refusé de les accompagner puisque tu m'as donné rendez-vous (avec du chocolat !). Pourtant je t'en veux. Je crains que le train réquisitionné te serve de prétexte. J'ai mal dormi et le jour se lève. Tu dois savoir... ». « Mais je sais, Guillaume ».

Il entreprit de monter Guillaume dans sa chambre, tâche malaisée que de traîner jusque-là ce grand corps robuste. Il s'efforçait de ne pas voir le visage de son ami qui venait heurter son casque transparent. « Ne pas pleurer » se répétait-il. « Surtout, ne pas pleurer ou je m'écroule ». Il étendit Guillaume sur son lit et le borda. Il passa dans la salle de bains en répétant toujours : « Surtout ne pas pleurer ». Il ôta sa combinaison, son aquarium et ses vêtements et il jeta le tout par la fenêtre. « Surtout ne pas pleurer ! » Il surprit dans le miroir son visage inondé de larmes. Il mentit : « C'est la sueur ». Il se regarda plus attentivement : « Je ressemble à mon grand-père ». Il prit dans la pharmacie les barbituriques appropriés, mais le robinet d'eau ne donnait plus rien. Pour avaler les médicaments, il dut redescendre dans la cuisine où il trouva une bouteille de lait. Il rédigea, en hâte mais avec soin, son testament. Il choisit un vieux Bourgoigne, dans la réserve de Guillaume, et le but à la régale. Il regagna la chambre et s'étendit à côté de son ami sous les couvertures. Il prit la main de Guillaume qui se réchauffa peu à peu. Le bruit lointain d'un avion à réaction le fit sursauter. Sur l'appui de fenêtre gisait une hirondelle. « Je ne suis ni Prince, ni charmant ». Le lustre en pâte de verre tourbillonnait. « J'ai trop bu ».



Mode

fin de série

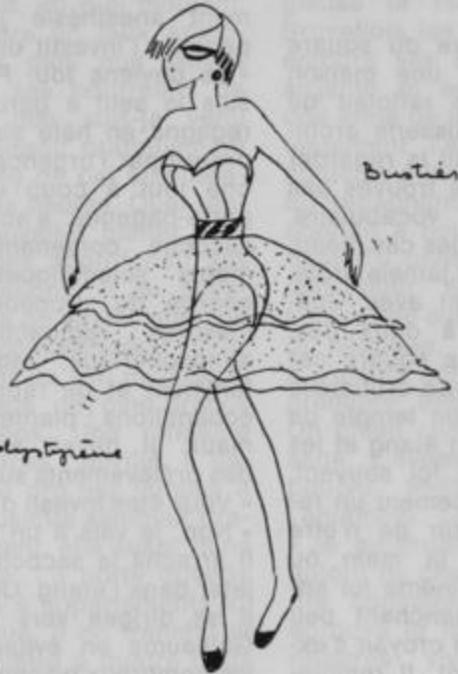
Léopard



Collant de danseuse.



Bustier balnéaire



jupe tréillis polystyrène

Combinaison vinyl



dessus valve anorak pistache

Sarouel rouge rayures lisses



Bustier balnéaire



tirette

mini robe peau

jean de training rayé

Baléaire chinoise

Maillot de danse lycra lacet



Combinaison d'aviateur



Chaussures
"teddy boy"

La mode, c'est une manière de s'inventer journallement, de se créer un corps à nul autre pareil. Vous ne me croyez pas? Regardez-vous dans un miroir: vous voyez déjà un autre et la peur vous saisit. Fabriquez donc une image qui vous ressemble, vous vous sentirez mieux! "Mais cela m'est impossible, que vont dire les "autres"?... "Les autres"? Ils vous mettent en prison; et puisque vous avez besoin d'espace, la mode n'est-elle pas le dernier territoire du corps ???

ALLO ///
CAROLINE ?

L'INHIBITION DE L'ACTION C'EST L'ANGOISSE

Hôpital Boucicaut. Il est 10 h 30, ce vendredi 4 mai. « Le Docteur Laborit, s'il vous plaît ? — C'est tout au fond, vous verrez « Laboratoire ». Longs bâtiments d'un autre siècle que celui-ci. Qui vais-je rencontrer ? Un savant perdu dans ses réflexions sur le destin du monde ? Laboratoire d'eutonologie, après la buanderie, tout au fond. Deuxième étage. Porte, long bureau avec secrétaires incorporées dans les plantes vertes. Il est là, il attend le « Belge ». Aïe ?... Il m'accueille jovialement. Où est l'angoisse ?

Soldes Fins de Séries. — Nous vivons actuellement dans une société bloquée, où se développe une angoisse, plus seulement existentielle, mais une sorte de peur généralisée. Henri Laborit. — Oui. Dans la question que vous me posez, vous voyez comment ça s'organise : en vingt ans, on peut constater qu'il y a une accumulation d'individus dans des mégalo-poles, que l'espace dans lequel chaque individu peut se gratifier s'est rétréci progressivement, et que l'inhibition de l'action devient de plus en plus généralisée. L'inhibition de l'action, c'est l'angoisse ; l'angoisse n'apparaît qu'au moment où on est inhibé dans son action.

Vous savez depuis quatre ans mon travail de laboratoire, de recherche, me fait aboutir à la notion fondamentale d'inhibition. Un système nerveux, c'est fait pour agir. Et ça agit dans un certain espace ; dans cet espace, il y a des objets et des êtres. Quand votre système nerveux vous permet d'entrer en contact avec ces objets ou ces êtres et que vous maintenez grâce à eux votre équilibre biologique, ou que vous éprouvez un certain plaisir comme l'a dit Freud, c'est la même chose, vous avez un système chez les mammifères qui permet de se souvenir ; et répéter la stratégie qui vous a amené au plaisir. Le principe du plaisir freudien, d'ailleurs, c'est la même chose que se maintenir en vie ; je dis souvent que la seule raison d'être d'un être, c'est d'être. Alors vous dites : c'est à moi. Mais il n'y a pas d'instinct de propriété. Il n'y a pas d'endroit dans le cerveau où vous mettez une électrode et qui vous fait déboucher sur un comportement de propriétaire. Il y a simplement un apprentissage, très précoce, de ce qui est agréable ou désagréable. Effectivement quand c'est agréable, vous tentez de garder à votre disposition les objets et les êtres qui vous ont fait plaisir. Quand c'est désagréable vous fuyez ; toujours. Ou quand vous ne pouvez pas fuir, vous luttez. Jusque-là tout va bien. Parce que par la lutte ou par la fuite vous pouvez encore vous débarrasser du gêneur, de la chose gênante. Objet ou être. Mais quand vous ne pouvez ni vous faire plaisir, ni fuir, ni lutter, vous mettez en jeu un système que j'appelle le SIA (Système inhibiteur de l'action). Et c'est à ce moment-là que tout commence ; tous les malheurs de

l'homme viennent de l'inhibition de l'action. Et l'angoisse, et l'inhibition de l'action mettant en jeu ce système inhibiteur de l'action, mettent en jeu aussi tous des remaniements biologiques, endocriniens et nerveux, périphériques, qui aboutissent à ce qu'on appelle le syndrome d'alarme. Et c'est toute la pathologie.

« Il n'y a pas de méchants, il n'y a que des souffrants. »

S.f.s. — Comment peut-on se libérer de l'angoisse, c'est-à-dire de l'inhibition de l'action ?

H.L. — Bah ! Par le ras-le-bol ; par moments il y a l'explosion agressive, quelle qu'elle soit. Elle vient de l'emprisonnement de l'homme dans un carcan sociologique dont il ne peut plus se débarrasser, et dans lequel il doit obéir à des normes comportementales, à l'Est comme à l'Ouest. Simplement le règlement de manœuvre change. A l'Est c'est le dogme du marxisme-léninisme ; bien sûr, il faut le reconnaître, le profit n'est plus la motivation fondamentale de l'homme, mais c'est encore l'élévation dans une échelle hiérarchique, la recherche des honneurs et de la dominance suivant un conformisme idéologique ; quand on n'est pas conforme, en taule, ou en hôpital psychiatrique. A l'Ouest, c'est la notion de propriété — qui, je le répète, n'est pas inscrite dans notre système nerveux. Nous nous disons civilisation d'abondance ; puisque nous sommes civilisation d'abondance, pourquoi n'avons-nous pas le comportement qu'on retrouve dans le Pacifique Sud ? En fait c'est la foire d'empoigne ; et si n'ayant rien, vous n'êtes pas absolument convaincu de la notion de propriété, on vous considère comme délinquant, comme pervers, on vous fout en hôpital psychiatrique ou en prison. Le règlement de manœuvre change, c'est tout. Donc si vous voulez je répéterai la phrase d'un poète français qui est mort il y a quelques années, et que toute l'expérimentation biologique nous permet de confirmer : « Il n'y a pas de méchants, il n'y a que des souffrants ». Et la souffrance vient de l'inhibition de l'action, de l'angoisse. Vous pouvez vous soumettre ; à ce moment-là vous êtes bon pour ce qu'on appelle les maladies de civilisation, les maladies

psychosomatiques. Le monsieur sur la tombe duquel vous voyez : « Bon fils, bon époux, bon père, bon citoyen, priez pour lui », il est mort d'une hémorragie cérébrale, d'un infarctus du myocarde, impuissant sexuel avec un ulcère à l'estomac. Il était conforme ; tout le monde l'a considéré, il avait sans doute la Légion d'honneur et la Croix du mérite, mais il n'était pas conforme à lui-même parce qu'il était en perturbation profonde, parce qu'il ne pouvait pas agir emprisonné dans les gadgets et les hochets qu'on lui donnait pour tempérer l'inhibition de son action. On l'a fait avancer dans une échelle hiérarchique et ses problèmes, que je dirai existentiels pour être plus rapide, n'étaient pas résolus pour autant.

Vous avez la drogue, qui permet une fuite dans l'imaginaire, vous avez la fuite réelle, l'activité, les communautés qui se multiplient, vous avez les remplacements — panem et circenses, comme disaient les anciens — le football, l'agressivité des matches de rugby, le sport, etc. Tout ça c'est équivalent, ce sont des mêmes trucs pour faire disparaître l'angoisse résultant de l'inhibition de l'action ; les files de dimanche sur l'autoroute pour aller à la campagne... voilà. Vous avez la créativité, soit artistique, soit scientifique, et vous avez la psychose.

S.f.s. — Les psychotiques ont trouvé une fuite ?

H.L. — Il faut reconnaître que c'est très douloureux pour les psychotiques, ils sont en pleine inhibition de l'action pendant des années, mais à partir du moment où ils sont délirants, ils ne font plus de cancers, ils n'ont plus d'ulcères d'estomac, ils n'ont plus de maladies dites psychosomatiques, plus d'hypertension, ils sont en parfait état biologique : ils ne sont plus parmi nous ; ils nous ont abandonnés définitivement et à ce moment-là ils vivent heureux dans leur peau. Alors on dit qu'ils délirent. Bien sûr ils délirent, ils sont déments. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que le langage est une aliénation, le langage oblige — qui est un moyen de communication propre à l'homme d'échange d'informations — oblige à respecter des règles très strictes de grammaire et de syntaxe. A partir du moment où vous avez quitté le monde des vivants, le monde social,

et que vous n'avez plus rien à communiquer parce que chaque fois que vous avez voulu communiquer, le message n'est pas passé, et que vous restez en vous-même, eh bien à ce moment-là tout l'apprentissage de ce qu'on peut appeler les signifiants, c'est-à-dire de votre langage, vous sert à exprimer votre rêve, votre imaginaire, et n'a effectivement plus aucun rapport avec le système de communication aliénant auquel nous sommes forcés de nous soumettre.

« Nous pouvons commencer à comprendre les rapports entre l'environnement et le système nerveux. »

Quand un hôpital entier, tout le personnel infirmier, est pris par la grippe, le psychotique passe à travers, n'attrape pas la grippe. Nous pouvons commencer à comprendre très bien quels sont les rapports entre l'environnement et le système nerveux, et toutes les maladies, toutes les maladies ; pas simplement les maladies psychosomatiques. La réaction d'alarme qui est déclenchée par la mise en jeu de ce système inhibiteur de l'action, lorsque vous ne pouvez pas vous satisfaire par une action gratifiante, libère de la cortisone. Tout le monde sait que quand on donne de la cortisone, un médecin est forcé aussi de donner des antibiotiques. Pourquoi ? Parce que la cortisone détruit le thymus et détruit toute une partie de notre système immunitaire ; donc si on a un microbe dans l'organisme, à ce moment-là il peut se déclencher. Mais un monsieur qui est en inhibition de l'action, il est bourré de cortisone, il est en dépression, et ne vous étonnez pas, quand il y a une infection.

Le cancer. On sait très bien actuellement, il y a un certain nombre de travaux aux Etats-Unis qui montrent que, quand on met un animal en inhibition de l'action, qu'on le soumet à un choc plantaire, par exemple, assez déplaisant, et qu'il ne peut ni fuir ni lutter pour l'éviter, les greffes cancéreuses prennent à tous les cas, et elles évoluent très vite ; alors que si l'animal boit, mange et copule sans interdit, à son libre arbitre on pourrait dire, elle prend difficilement et elle évolue lentement. Donc on ne fait pas un

cancer au hasard ; il apparaît en général, d'ailleurs, à des périodes cruciales de l'existence, lors de changements brutaux dans la vie d'un individu ; et qui s'accompagnent d'une inhibition de l'action.

« On s'en fout de l'enfant du Biafra, mais en réalité c'est nous qui sommes en train de mourir décharnés. »

Cette inhibition de l'action, elle peut venir aussi du déficit informationnel. Il y a quelques années j'ai connu moi-même, dans ma jeunesse, des petites villages de Vendée, par exemple, où les paysans allaient rarement à la ville qui était à vingt-cinq kilomètres ; leur vie entière se passait à l'endroit où ils étaient nés. Ils contrôlaient entièrement le milieu ; les journaux n'arrivaient pas, il n'y avait pas de TSF, pas de télévision ; toutes les informations qui lui venaient de sa niche écologique, le paysan était par son action capable de les contrôler. Bien sûr il y avait la maladie encore, les épidémies, la guerre qui lui tombait dessus tous les vingt ans, bon, et les intempéries qui étaient considérées comme des calamités. Mais dans sa vie journalière, il était capable de contrôler toutes ses informations et de contrôler l'environnement dans lequel il se trouvait. Actuellement la télévision, les journaux, toutes les informations qui nous viennent de la planète, quelquefois même en dehors de la planète, que pouvons-nous faire pour agir ? Rien. On voit un enfant du Biafra qui est en train de mourir. Bien sûr on se fout pas mal de l'enfant du Biafra, ou du Bengla Desh, mais en réalité nous faisons un transfert, c'est nous qui sommes en train de mourir décharnés, et qu'est-ce que nous pouvons faire contre ça ? Rien. Nous n'avons pas de moyen d'action. On dit : « On s'occupe de vous ; y a des gens qui savent, on vous fait de l'énergie atomique, on fait tout ce que vous voudrez ; nous on sait, on s'occupe de vous ». Et tout ce que vous avez droit, c'est de faire vos roulements à billes, et faire votre travail mécanique, sans aucun intérêt, complètement détaché de tout l'environnement cosmique, et de vous trouver être heureux, enfin le samedi et le dimanche, vous pouvez jouer au tiercé et écouter Guy Lux à la télévision.

S.f.s. — Les media développent, non pas la communication, mais l'information, qui est...

H.L. — Toujours de haut en bas et à partir d'un pouvoir.

S.f.s. — Hiérarchisée.

H.L. — Exactement.

S.f.s. — Mais justement, l'inhibition de l'action va toujours se reproduire pour les dominés, non les dominants.

H.L. — Oui mais la dominance du chef est contestée, elle est toujours contestée.

S.f.s. — Mais tous les chefs d'entreprises n'ont pas d'ulcères ?

H.L. — Non, il font des infarctus ; ils font des ulcères aussi.

S.f.s. — Est-ce qu'il n'y en a pas de cette dichotomie dominant/dominé ? Peut-on évoluer, puisque les comportements ont tendance à se répéter, se mémoriser ? Y a-t-il une porte de sortie à ce type d'évolution, autre que celle que vous présentez à la fin de « l'éloge de la fuite » : une ruine après l'holocauste final, une fleur y pousse, mais il ne reste plus personne pour la sentir et la regarder ?

H.L. — Ça me semble difficile, effectivement. Mais il y a la connaissance... Je fais un film avec Alain Resnais, qu'on a projeté depuis cinq ans. Maintenant le scénario est prêt, on va commencer à tourner le mois prochain. Ça se termine sur les ruines d'Utique, avec une ville morte, et... ce n'est pas suffisant. C'est encore des ruines, qui permettent de montrer la trace de l'homme ; mais il est possible qu'il n'y ait plus de ruines du tout. Remarquez que la bombe à neutrons conservera des ruines. Il n'y aura plus d'hommes, mais il y aura des ruines. S.f.s. — C'est l'espoir qui nous reste : on met des objets de côté, on les scelle dans des dalles de béton qu'on enterre pour prouver aux générations futures notre existence.

H.L. — Oui. Je pense qu'il y a quand même un grand mouvement, surtout parmi les générations les plus jeunes. C'est très difficile, vous savez, de changer un homme à partir de trente ou quarante ans, quand il a été complètement automatisé par sa socio-culture. Il y croit dur comme fer ; on ne lui a jamais appris que c'étaient des jugements de valeur, et comment ils se constituaient ; alors il croit qu'il détient la vérité, et qu'il est libre ; et comme l'autre détient l'erreur et qu'il est libre aussi, de la détenir ou du moins d'en changer, eh bien on le tue, ça y a pas de raison ; et comme vous avez toujours la vérité, et que l'autre a l'erreur, donc... Ces générations-là sont définitivement perdues ; ce sont des préhistoriens d'ailleurs. Je ne pense pas que ce soit utile de les conserver.

« Personnellement, je n'ai jamais rencontré un homme, j'ai rencontré un concurrent, toujours. »

Mais on trouve actuellement dans la jeunesse deux mouvements. Premièrement une déception généralisée sur cette foire d'empoigne d'arriver le premier en classe, de dominer l'autre ; personnellement je n'ai jamais rencontré, à part quelques camarades d'enfance, que je conserve encore d'ailleurs, et que je revois régulièrement, je n'ai jamais rencontré un homme, j'ai rencontré un concurrent, toujours. Il fallait ou que je le domine, ou qu'il me domine ; et les concours, et les machins, et les trucs : toujours être le plus fort. Bon. Cette foire d'empoigne, beaucoup de jeunes des générations actuelles la refusent. Ils

en ont assez ; ils ne comprennent pas à quoi ça sert de faire plus de bouchons de champagne et plus de téléviseurs que la compagnie d'à côté... alors ils démissionnent. ils démissionnent en croyant que la science, dont le débouché a été la technique, la science est la grande fautive ; alors on est a-scientifique. Mais la science c'est pas simplement la science comme la physique, avec son langage des mathématiques, c'est pas simplement la science du monde inanimé, il est en train de se bâtir actuellement une science qui est celle du monde animé, du monde où nous vivons. Et elle se termine sur la connaissance de ce qui est à la base de nos rapports, interindividuels, intergroupes, interblocs de nations. Or, dans la jeunesse dont je parle, il y en a beaucoup, et de plus en plus, qui refusent le système, et qui pensent qu'on peut vivre heureux sans avoir l'ensemble des produits, non pas manufacturés, mais mécanofacturés, qui sont à notre disposition actuellement. Et parmi ces jeunes, il y en a certains qui ont le réflexe de partir vers le mythe, la parapsychologie, Katmandou, les gauduras, les machins, là, la méditation transcendante, en fait c'est vraiment une... une fuite, et ça ne mène pas à grand-chose, parce que, si tout le monde fait du yoga, ça ne changera rien. Peut-être qu'il y aura moins d'ulcères à l'estomac. Si tout le monde fait de la méditation transcendante, il y aura peut-être moins d'hypertension artérielle, c'est possible, mais ça ne changera pas la structure sociale. Vraiment c'est un moyen d'obtenir le meilleur des mondes ; au lieu de le faire avec des pilules, on le fait avec des petits moyens qui sont..., enfin des petits moyens... des moyens efficaces d'ailleurs, qui sont toutes les thérapies comportementales.

« La première création, c'est créer sa vie. »

S.f.s. — Quand vous parlez de l'éloge de la fuite, ce n'est pas celle-là.

H.L. — Ah non. L'éloge de la fuite consiste justement à imaginer un monde... D'abord imaginer. La création pour moi, si vous voulez la première création, c'est pas de créer des œuvres d'art, ou de créer de la science, c'est de créer sa vie. Tout homme peut créer, est créateur fondamentalement ; il crée sa vie. Et sa vie, son axe fondamental, doit être de ne pas emmerder les autres ; parce que d'ailleurs, s'il les ennuie, ça lui retombera sur la figure très rapidement parce que les autres ne le laisseront pas faire, et ne pas se laisser ennuyer par les autres. C'est donc composer sans arrêt avec son environnement social, de façon à ne pas tomber malade, à être heureux dans sa peau, sans que les autres viennent l'empêcher d'être heureux, et sans empêcher les autres d'être heureux. C'est ça la créativité fondamentalement ; le reste c'est des fioritures, hein.

S.f.s. — Ça me paraît assez utopique. Vous-même parlez de l'utopie du plein épanouissement de l'homme, irréalisable dans le cadre d'une société. Pensez-vous comme ce professeur/médecin que j'ai rencontré récemment, que l'individu, pour vivre en société, doit apprendre à se visser ?

H.L. — A se visser ?

S.f.s. — A se visser, oui. Ne pas faire de mal aux autres, prendre sur soi la plupart des agressions extérieures et les tenir en soi.

H.L. — Alors là, on est tranquille, on tombe sur l'inhibition de l'action et toute la pathologie, toute. Mais c'est bien conforme.

S.f.s. — Si je vis comme je veux, je mettrai automatiquement quelqu'un d'autre en question ?

H.L. — Non. Imaginer. C'est... Si vous vivez comme vous voulez, dans le cadre qui vous est imposé, bien sûr. A ce moment-là vous vous soumettez au cadre. Si vous voulez, au lieu de « L'éloge de la fuite », j'aurais pu faire l'éloge de la tromperie, et de l'hypocrisie. C'est la même chose. Tout seul vous ne pouvez transformer une société. Pas possible. Si vous ne voulez pas crever, il faut composer avec, hein ; mais ne pas se soumettre à elle. Faire ce que dit votre médecin, votre docteur médecin, là, c'est se soumettre. Ah ça, il peut être tranquille, il aura un bel avancement hiérarchique ; et encore, c'est pas sûr. Créer, c'est imaginer. Imaginer son comportement, par rapport à celui des autres.



S.f.s. — Que faut-il faire alors, quand ce comportement heurte d'autres ?

H.L. — Mais trouver une fuite ! Ce que vous n'avez pas l'air de voir, c'est que rien n'est dichotomique ; il n'y a pas le bien et le mal, le beau et le laid, mais il y a toujours une troisième voie, il s'agit de la trouver ; c'est ça la fuite, et la créativité. Il y a toujours une troisième voie. Et la majorité des gens se laissent enfermer : c'est les Juifs et les Palestiniens, c'est l'Est et l'Ouest, c'est l'homme et la femme,

c'est toujours manichéen, c'est un-deux, un-deux, c'est binaire ; et ben non, c'est ternaire. Hein. Y a toujours un moyen de foutre le camp ailleurs. Vous voyez, ça ne se présente pas comme ça : il faut chercher.

S.f.s. — Quand vous écrivez un livre, justement, ou que vous me faites part de vos réflexions, n'avez-vous pas peur que ce soit dégradé, à partir du moment où ce sera écrit ?

H.L. — Non. Alors quand j'écris un livre, il ne faut pas se faire d'illusion, je l'écris pour moi, pas pour vous. C'est une étape de mon évolution. J'ai beaucoup changé en cinquante ou soixante ans.

S.f.s. — Mais vous savez aussi de quelle manière ça touche les gens ?

H.L. — Eh... Non ; ça ne m'intéresse pas de les toucher. Il se trouve qu'un livre comme « L'éloge de la fuite », qui est relativement simple, a eu un retentissement assez grand, surtout au Canada. Mais c'est pas le but. Si j'écris c'est pour me faire plaisir à moi, hein. Sans savoir si ça aura un impact dans le public ou non.

Je vous disais tout à l'heure que je fais un film avec Alain Resnais. Mais c'est parce que Alain Resnais, il y a quelques années, m'a dit : « Vos livres m'ont beaucoup aidé, et j'ai une dette de reconnaissance en-

vers vous ». Et je trouve beaucoup de gens qui sont comme ça. Ça me fait plaisir, je préfère ça que recevoir des tomates sur la figure, bien sûr. Tout cet enthousiasme c'est très gratifiant, mais je suis suffisamment informé de ce qu'est la gratification et je suis suffisamment informé de ce qu'est le narcissisme pour m'en méfier, et n'en prendre qu'une partie édulcorée. Bien sûr, je le répète, ça me fait plaisir, mais ce n'est pas ma motivation ; ma motivation, c'est de me situer par rapport aux autres.

S.f.s. — C'est ça. Et vous ne pensez pas que cela puisse être un danger dans la mesure où certains se mettraient sous effet de domination par rapport à vos idées ?

H.L. — Je pense que la domination, elle est économique, ou elle est liée à la possibilité d'utiliser l'armée et la police. Le gourou, ça n'a toujours qu'un temps. La vérité scientifique — enfin ça n'existe pas, Galilée a été mis en tôle, il avait raison par rapport au jury qui l'a condamné. Si vous voulez je pense que la dominance ne s'obtient que par la coercition, et les moyens de coercition sont : l'argent, la police et l'armée ; ce qui revient au même d'ailleurs, parce que la police et l'armée sont toujours au service de l'argent.

S.f.s. — Et la religion ?

H.L. — Eh... la religion, oui. Mais

ça dépend ce que vous appelez la religion.

S.f.s. — La religion d'Etat.

H.L. — Oui. Enfin d'Etat ou pas d'Etat, d'ailleurs. La religion s'est généralement mise, malheureusement, du côté du plus fort. Alors qu'une religion comme la religion chrétienne a été faite pour les faibles. Alors bien sûr que les religions en général sont du côté du pouvoir. Mais... le message du Christ n'est pas pour moi une religion, hein. C'est autre chose ; c'est pas un règlement de manœuvre, c'est pas un dogme.

S.f.s. — Il y a quelques mois une amie de dix-huit ans m'a parlé du suicide de Dieu. Peut-on encore croire à l'existence d'un Dieu ?

H.L. — Oui, oui. On n'a jamais pu que la postuler, cette existence. (Dring, dring.)

S.f.s. — Il est pressé maintenant, le Alain Resnais !

H.L. — Oui ? Enfin chacun a ses idées, la foi est un domaine dans lequel il n'y a pas de preuve. Y a pas de réponse.

S.f.s. — Vous présentez dans « La nouvelle grille » une caricature de société où l'on paie des gens à ne rien faire, afin de remplacer leur pouvoir politique par un pouvoir économique. Ne s'y trouve-t-on pas précisément ?

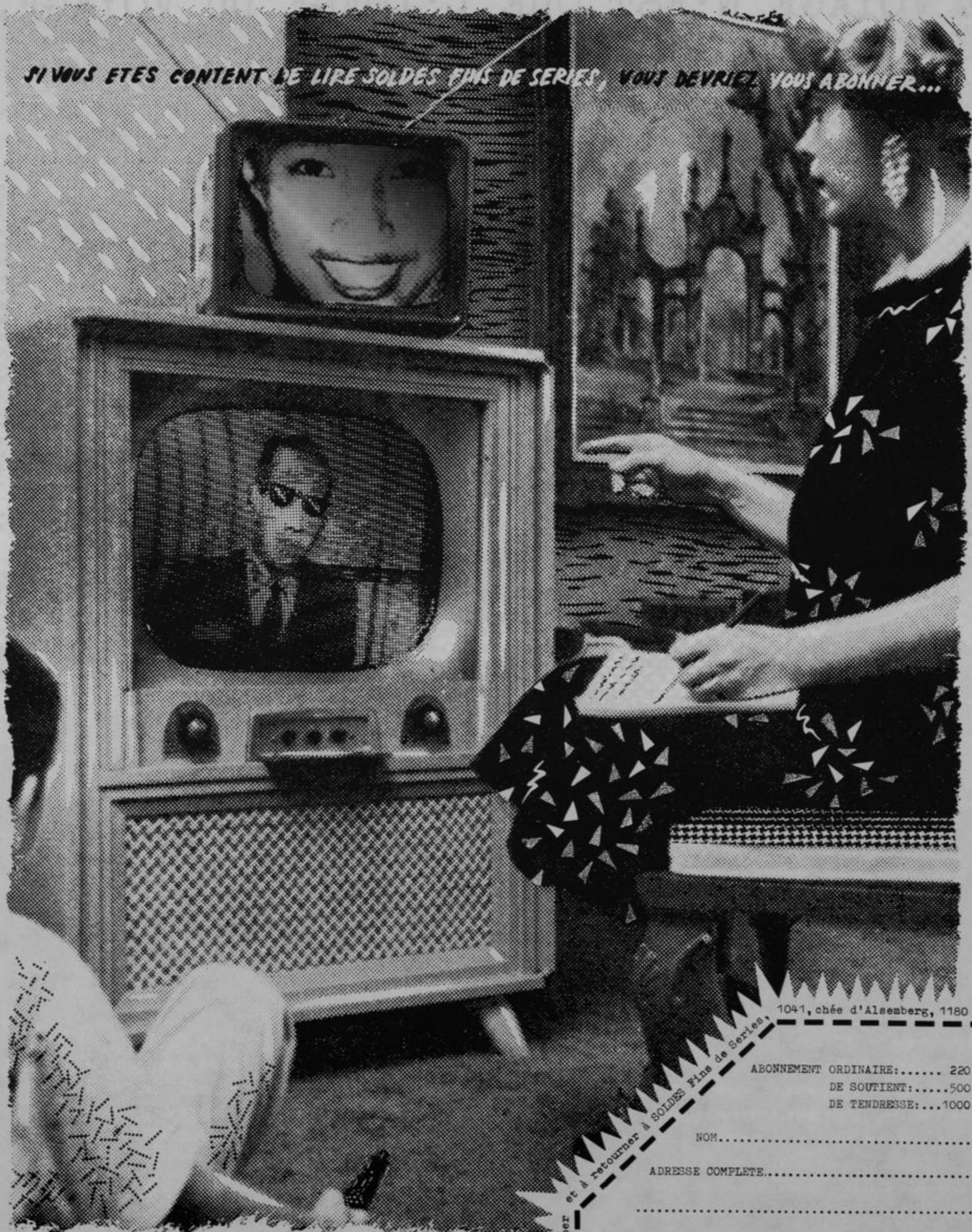
H.L. — Oui d'accord ; parce que ce n'est pas une caricature ; une société dans laquelle on paierait les gens à ne rien faire, c'est la société future. Enfin, le travail n'a jamais servi à personne. Excepté aux commerçants.

« L'homme s'amusera : il se fera plaisir. »

Bah ! Regardez les lys des champs : ils ne filent ni ne tissent ! On a réussi à culpabiliser les gens, à leur faire croire que s'ils ne travaillaient pas, ils n'étaient plus dignes de faire partie de l'espèce humaine. Le travail ! J'espère que viendra le temps où les machines feront le travail de l'homme ; et ça ne veut pas dire que l'homme à ce moment-là s'amusera ; enfin s'amusera ? Si il s'amuse : il se fera plaisir. Mais ses occupations ne seront plus un travail, mais la connaissance du monde qui est en lui et en dehors de lui. C'est la meilleure part, celle qui ne lui sera pas enlevée ; c'est pas celui de faire la cuisine, comme le faisait Marthe, c'est le rôle de Marie qui est essentiel, et je pense que c'est ça la fonction humaine. Enfin je vous pose la question : est-ce que l'homme est sur la terre pour faire des marchandises ?



SI VOUS ETES CONTENT DE LIRE SOLDES FINS DE SERIES, VOUS DEVRIEZ VOUS ABONNER...



1041, chée d'Alseberg, 1180 - Bruxelles
- Belgique.

ABONNEMENT ORDINAIRE:..... 220 FB / 30 FF
DE SOUTIEN:.....500 FB / 70 FF
DE TENDRESSE:....1000 FB /130 FF

NOM.....

ADRESSE COMPLETE.....

Je désire souscrire un abonnement aux quatre prochains numéros de SOLDES Fins de Séries, je verse la somme de (ou mandat international) au compte N°001-0643328-03 d'A.D.N.-Productions, 5021-BONINNE-Belg.

Bon à découper et à retourner à SOLDES Fins de Séries.

LE VOYAGE N'EST QUE L'IMAGE DU VOYAGE.

JE SUIS L'IMAGE DU VOYAGEUR EUROPEEN.

RUPTZ

LE VOYAGE: QUESTIONNAIRE DANS 9 VILLES EUROPEENNES

RUPTZ ?... ce sont trois personnes (J.-L. SBILLE, A. FRERE, M. BORGERS) qui depuis 1975 expérimentent certaines situations et concepts; leur travail artistique passant par un questionnement des arts plastiques contemporains. Pour la fin de cette année 78, RUPTZ propose de voyager par lignes aériennes régulières de Bruxelles à Londres, Amsterdam, Paris, Frankfort, Milan, Genève, Copenhague et Stockholm. Et, dans chacune de ces 9 villes, il invitera, à chaque escale de 24 heures, cinq cents personnes choisies au hasard d'un annuaire téléphonique, à répondre à un questionnaire portant sur la notion du bonheur: paraphrase des méthodes de marketing. Ainsi, RUPTZ vivra dans l'univers intemporel des aéroports, de l'avion au minibus, du minibus à l'hôtel... lieux nationaux sans d'autres spécifi-

cité que leur fonction de passage. RUPTZ connaîtra la vie du touriste de week-end, la vie de l'homme d'affaire, la vie du diplomate, du politicien... Où est l'absurde? Dans la paraphrase ou dans la réalité?

Pour réaliser ce projet merveilleux, absurde et cruel, RUPTZ cherche un mécène, un producteur qui accepterait de le financer. En échange de quoi, en connaissance de cause, et pour la première fois dans sa démarche artistique RUPTZ accepterait de laisser monayer sa production par le circuit marchand des galeries d'art.

Pour de plus amples renseignements, les critiques d'art, les directeurs de galeries peuvent écrire ou téléphoner à SOLDES Fins de Séries.

les éditions de
L'ATELIER DE L'AGNEAU
 1972
 compte-d'éditeur exclusivement
 et le mensuel « 25 »
 (1977 paraît le 25 de chaque mois)
 ont publié des textes inédits
 de

ALBAREDE
 ALAIN ANSEEUW
 JOEL BAUDRY
 DIDIER BAY
 TAHAR BEN JELLOUN
 MAXIME BENOIT JEANNIN
 LUC BERIMONT
 PIERRETTE BERTHOUD
 MADELEINE BIEFNOT
 MICHELLE BLOCH
 ALAIN BOGAERTS
 BEATRICE BOUCHET
 DANIEL BOULOGNE
 PAUL BUCK
 MICHEL BULTEAU
 JACQUES BUSSY
 MICHEL BUTOR
 WILLIAM BURROUGHS
 JEAN-PIERRE CHAMBON
 WILLIAM CLIFF
 PIERRE DALLE NOGARE
 GABRIEL DEBLANDER
 MICHELE DESBAZEILLE
 GUY DENIS
 PIERRE DHAINAUT
 YVES DI MANNO
 JEAN-PIERRE DOBBELS
 JACQUES DONGUY
 ALAIN DUJAL
 GERARD DUROZOI
 FRANCIS EDELIN
 HENRI FALAISE

M. FARDOULIS-LAGRANGE
 FRANCOISE FAVRETTO
 IAN HAMILTON FINLAY
 JEAN FOLLAIN
 JEAN-CHARLES GATEAU
 MICHELE GARANT
 JEAN-MARIE GROSJEAN
 GASPARD HONS
 CHRISTIAN HUBIN
 JACQUES IZORD
 JEAN JOUBERT
 BEATRICE DE JURCOUET
 JEAN-PAUL KLEE
 DOMINIQUE LABARRIERE
 ANNE-MARIE LAFERE
 OLIVIER LECRIVAIN
 PEACHIE LE NIC
 JEAN-MARIE LE SIDANER
 PHILIPPE MAC LEOD
 JEAN-MARIE MATHOUL
 JEAN MAYOUX
 PHILIPPE MIKRIAMMOS
 MATTHIEU MESSAGIER
 ANTONIO MOYANO
 CAROLE NAGGAR
 GERALD NEVEU
 BERNARD NOEL
 JEAN-PIERRE OTTE
 JEAN-LUC PARANT
 FRANCOIS PERRIN
 DIDIER POBEL
 JEAN-NOEL POTTE
 CHRISTIAN PRIGENT
 GASTON PUEL
 JEAN-CLAUDE RENARD
 ANNIE RENAUD
 JEAN RICARDOU
 ANDRE ROY
 JAMES SACRE
 EUGENE SAVITZKAYA
 IAROSLAV SERPAN

MICHEL SEUPHOR
 ANDRE STEVENS
 ANDRE STAS
 JUDE STEFAN
 DOMONKOS SZENES
 MICHEL VACHEY
 GERDA VANCLUYSEN
 J. VAN LANGHENHOVEN
 CLAUDE VERCEY
 JEAN-PIERRE VERHEGGEN
 MARC VILLARD
 PAUL VINCENSINI
 FRANCOIS WATLET
 CATHERINE WEINZAEFFLEN

Conditions d'abonnement 1978
 6 livres (minimum) de l'Atelier
 de l'Agneau (valeur 1200 fb)
 12 numéros du mensuel 25
 (32 pages minimum)
 valeur 600 fb

4 numéros de la revue Odradek
 (16 pages minimum)
 valeur 400 fb pour 2000 fb
 12 numéros du mensuel 25
 (32 pages minimum)
 valeur 600 fb pour 500 fb

Mode de règlement
 pour la Belgique
 Par chèque bancaire -
 Société Générale de Banque
 compte 240.0066026-70
 Par chèque postal compte
 000.0982544.31 de l'asbl
 Atelier de l'Agneau

pour la France et autres pays
 Uniquement par mandat
 international au nom et adresse
 de l'asbl Atelier de l'Agneau
 39 rue Louis Demeuse
 4400 Herstal Belgique

POESIE ARTS LITTERATURE

Séries?? Publicité da
 LDES Fins de Séries??
 icité dans SOLDES fins
 ries?? Publicité dans
 S Fins de Séries?? Pub
 té dans SOLDES fins de
 es?? Publicité dans SO
 ns de Séries?? Publici
 ns SOLDES fins de Séri
 blicité dans SOLDES Fi
 ries?? Publicité dans
 ns de Séries?? Publici
 LDES Fins de Séries??
 té dans SOLDES Fins de
 ? Publicité dans SOLDE
 Séries?? Publicité da
 S Fins de Séries?? Pub

02133716520
 021337165

ATELIER
 DE L'AGNEAU
 EDEITEUR
 & MENSUEL « 25 »
 30, rue Louis Demeuse
 4400 HERSTAL (Belgique)



DISCOURS DE SA MAJESTE BAUDOUIN, ROI DES BELGES, LE 17 AVRIL 1958,
 LORS DE L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BRUXELLES

Mesdames, Messieurs,
 Au moment où s'ouvre au public l'Exposition Universelle de Bruxelles, je tiens avant tout, à remercier chaleureusement les pays qui ont exécuté ces palais dans lesquels ils ont rassemblé tout ce que leur vie nationale compte de plus original, de plus remarquable et, aussi, de plus humain.
 Je félicite ceux qui ont pris l'initiative de cette tâche immense et qui ont su la mener à terme en quelques mois. Je remercie le Commissaire général, le baron Moens de Fernig, et ses collaborateurs, la Société de l'Exposition, ainsi que le personnel technique, administratif et ouvrier ; ils ont réalisé des prouesses pour triompher de difficultés techniques innombrables.
 Je remercie également le Premier Ministre, le Ministre des Affaires Economiques, le Commissaire général du Gouvernement, le Président de la Société de l'Exposition et le Président du Collège des Commissaires généraux des paroles aimables qu'ils ont adressées à ma Famille et à moi-même. J'y suis particulièrement sensible.
 Il suffit de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'Exposition, dominée par l'Atomium, symbole de la science de demain, pour se rendre compte de la somme d'intelligence, de connaissance et de travail qui a été nécessaire pour transformer le plateau du Heysel en un microcosme du monde d'aujourd'hui.
 L'humanité est entrée dans une ère nouvelle de son histoire. Plus que jamais, la civilisation apparaît conditionnée par la science. Des forces dont personne, il y a un quart de siècle, n'eût osé imaginer la puissance, ont été mises à la disposition des hommes : mais deux chemins s'ouvrent devant nous : celui d'une rivalité entraînant une course aux armements toujours plus dangereuse qui menace de déchaîner contre l'humanité les découvertes issues du génie de ses savants, et celui qui doit permettre, quelles que soient les divergences de conceptions sociales, politiques ou spirituelles, de s'engager dans la voie de la compréhension, seule capable de conduire à une paix véritable.
 Le but de cette Exposition, Mesdames, Messieurs, est de susciter cette ambiance de collaboration et de paix. Les plus grandes puissances de l'Ouest et de l'Est, tous les peuples, toutes les races, y sont magnifiquement représentés.
 De leurs réalisations diverses se dégage tout ce qui les rapproche dans la même poursuite des recherches de l'esprit, car la démonstration est faite du caractère universel de la science, créée par la pensée des élites intellectuelles.
 Que tous ceux qui auront visité l'Exposition de Bruxelles rentrent dans leur pays, convaincus qu'un nouvel humanisme se prépare par-dessus les civilisations anciennes, sans rien détruire, d'ailleurs, des valeurs accumulées par celles-ci au cours des siècles, et ensuite qu'ils soient convaincus que cet humanisme ne s'accomplira que dans la concorde.
 La technique ne suffit pas à créer une civilisation. Pour qu'elle soit un élément de progrès, elle exige un développement parallèle de nos conceptions morales, de notre volonté de réaliser ensemble un effort constructif.
 Telle est, Mesdames, Messieurs, la grande idée qui a inspiré le peuple belge en conviant le monde à fraterniser à l'Exposition que nous inaugurons aujourd'hui.
 Mesdames, Messieurs,
 Avec l'immense espoir que je viens de vous exprimer, je déclare ouverte l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles 1958.



Trimestriel édité par ADN Productions (a.s.b.l.):

RUPTZ

Michel Renard

Jacques Raket

Ont participé à ce numéro :

Bernard Beauquin

Marc Borgers

Filip Denis

Anne Frère

Jean-Louis Lejeune

Pierre Mertens

Michel Renard

Jean-Louis Sbille

Robert Stassens

Michel Vincineau

Conception graphique :

Marc Borgers

Rédaction :

Chaussée d'Alseberg, 1041 - 1180 Bruxelles - Belgique

Tél. (02) 377 65 20

Compte bancaire : CGER n° 001-0643328-03

T.V.A. n° 418.211.639

Editeur responsable :

Jean-Louis Sbille, Long-Sart, 28 - 5021 Boninne - Belgique

Composition mécanique : Interset - Roland Delville

Impression : Nevada - Bruxelles

Distribution pour la Belgique : Distri-B.D.

58

68

78

